

# JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie ; de Poësie ;  
de Traits d'Histoire , ancienne & moderne , de  
Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nou-  
velles de la Republique des Lettres ; & de di-  
verses autres Particularités intéressantes & cu-  
rieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

NOVEMBRE 1739.



A NEUCHÂTEL.

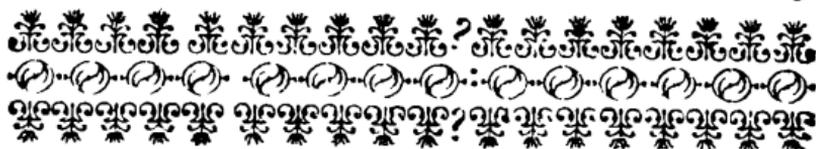
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

---

M D C C X X V I V

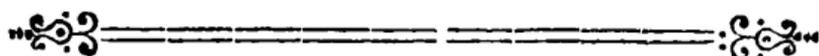
*Avec Aprobation.*





# JOURNAL HELVETIQUE

NOVEMBRE 1739.



REFLEXIONS SUR LE LUXE.

. . . - *Fœcunda Virorum*  
*Paupertas fugitur.*

**J**E me propose d'examiner ce que c'est que le LUXE, quels en sont les Inconvéniens, & quels sont les Moïens les plus propres à le réprimer. Je tâcherai de garder un juste milieu entre une sévérité excessive & une indulgence outrée. A le condamner absolument, on se fait honneur; à le justifier, on flate son propre penchant, en autorisant celui du plus grand nombre des Hommes. Il est bien difficile de donner sur ce sujet des Règles précises, qui puissent satisfaire tout le Monde. Si elles sont trop rigides,

l'impuissance où l'on est de les pratiquer autorise le relâchement ; on est forcé à faire grace aux Prévaricateurs, en faveur de leur multitude : Au lieu que si elles sont modérées, on a honte de ne pas s'y conformer, & l'on imite aisément ceux qui sont assez sages pour donner l'exemple : On néglige sans remors les premières, mais on n'ose pas sans quelque peine s'écarter des autres.

Le *Luxe* consiste dans le mauvais usage que l'on fait de son superflus, dans une Dépense excessive, soit à l'égard de la Table, soit à l'égard des Habits, des Meubles & des Plaisirs. Toute Personne, qui affecte de paroître magnifique, & qui pour briller d'avantage oublie son état & sa condition, donne dans le Luxe ; toute Personne qui se pique d'une Parure outrée, & qui pour cet effet étale sur ses Habits des Ornemens d'un prix excessif, que sa Fortune ne peut lui permettre de se procurer ; toute Personne, qui, pour satisfaire son goût & son extrême sensualité, ne se nourrit que des Alimens les plus rares & les plus chers, qui ne sauroit faire un bon Repas sans exciter la soif par le fumet des plus excellens Vins ; toutes ces Personnes donnent dans le Luxe. Ces Viandes si délicates & si succulentes, ces Mets si fins & si délicieux, ces Vins si exquis, sont, la plupart, des Poisons déguisés, & ne sont pas moins l'écueil de la Santé

Santé que celui de la Bourse. N'y a t'il pas un Luxe éfréné à vouloir imiter la friandise des *Lucullus* & des *Apicius*, & à mettre à contribution l'Ancien & le Nouveau Monde, pour fournir à sa bonne chère? Une Parure excessive ne manifeste-t'elle pas plus nôtre Vanité qu'elle ne prouve nôtre Opulence? Souvent on devient véritablement pauvre, en voulant paroître riche. Un Homme judicieux mesure sa Dépense à sa Condition, à ses besoins & à sa Fortune. Ce n'est cependant pas seulement dans la Table, dans les Habits & dans les Meubles, que le Luxe consiste: On doit éviter aussi le Faîte dans les Bâtimens & dans les Plaisirs. Se plaire à des spectacles pompeux où la Vanité étale toutes ses Richesses; ne loger que dans un vaste & somptueux Edifice, dont l'on admire bien plus l'Architecture & les Ornaments, que le Maître qui l'habite; c'est oublier la Modestie, c'est aimer le Luxe. Ne donne t'on pas aussi dans cet abus blâmable, en cultivant à grands fraix des Fleurs étrangères, dont la rareté fait presque tout le prix? N'a-t'on pas vû un *Fleuriste* donner jusqu'à *Dix Mille Francs* d'un seul *Oignon de Tulipe*, qui est cependant une Fleur assez commune? On tombe encore dans le Luxe, lorsqu'on se pique d'enrichir sa Bibliothèque de Manuscrits Antiques, qu'on est incapable de déchiffrer, ou de Livres dorés sur

tranches, qu'on ne lit point, & qui servent seulement de Tapisseries : Combien de Curieux, qui paient fort chers des Livres ou des Manuscrits rares à la vérité, mais que leur peu d'importance a fait tomber dans l'oubli & dans le mépris ! Enfin toute Dépense, qui nous fait sortir des bornes de nôtre Fortune, & qui ne sert qu'à satisfaire nos Caprices ou une vaine curiosité doit être taxée de Luxe. Une Personne qui ne se refuse pas le superflus, dans un certain tems, est souvent forcée, dans la suite, à se refuser même le nécessaire.

Mais, *dira-t'on*, faut-il revenir à la simplicité de nos premiers Pères ? Serions nous réduits à n'habiter que dans des Cabanes, couvertes de Chaume, & à ne nous couvrir que d'Ecorces d'Arbres ? Si l'on doit se borner uniquement au nécessaire, il ne faudra aux Hommes que des Fruits pour les nourrir : Un simple Ruisseau suffira pour les désalterer. Mais que deviendront les Sciences & les Beaux Arts ? Les Loix somptuaires, qui sont établis pour régler la Société, doivent elles détruire ce qui en fait le soutien & la beauté ? C'est travailler à pure perte, que de travailler sur des Idées Platoniques, & de vouloir établir parmi les Hommes une perfection entière & absolue. Les Législateurs doivent proportionner les Règles qu'ils prescrivent à la Société telle qu'elle est, & non à un Etat qui ne subsiste plus,  
& qui

& qui ne sauroit subsister. Nous ne sommes plus au tems où les Hommes ne se nourrissoient que de Glands & ne buvoient que de l'Eau. Tout à changé : Nous regarderions aujourd'hui, comme un état de misère, ce qui étoit la condition naturelle de nos Ancêtres. Ils ne reconnoitroient plus leur Postérité dans leurs Descendans. Nous avons extrêmement dégénérés : Telle est la Corruption du Siècle.

Ha ! que n'altèrent point les tems impitoyables !  
 Nos Pères, plus méchans que n'étoient leurs Aïeux,  
 Ont eu, pour Successeurs, des Enfans plus coupables,  
 Qui seront remplacés par de pires Neveux.

*Mr. de la Motte.*

Comme nos Mœurs ne sont plus les mêmes qu'elles étoient autrefois, il faut nécessairement se plier au tems & aux circonstances, disent ceux qui veulent excuser le Luxe. Si l'on défend tous les Arts qui ne s'occupent que pour l'Ornement & la Décoration, on éteint par là même l'émulation & l'industrie ; on s'oppose à l'établissement & aux progrès des Manufactures, on énerve nécessairement le Commerce, qui contribue si fort à la prospérité des Etats. On doit considérer d'ailleurs que les Arts qui ne servent qu'au Luxe, sont étroitement liés avec ceux qui sont d'une nécessité absolue : On ne peut attaquer les uns sans que les autres s'en ressentent, & le contre-

coup est très-dangereux. Dans toute espèce de Société, il y a nécessairement des Gens riches & des Gens pauvres : Les uns servent, & les autres veulent être servis : De cette manière l'Indigent est occupé & profite du superflus du Riche ; la Misère est secourüe, le Travail & l'Industrie sont récompensés, & tous les besoins sont remplis & satisfaits. C'est ainsi que la Providence pourvoit à tout, & qu'au défaut de la Sagesse, Elle se sert de la Vanité, de l'Orgueil & des autres Passions, pour établir le bonheur de la Société. Le Luxe est une espèce d'Impôt volontaire, qui ne tombe que sur ceux qui sont en état de le payer. On veut être logé & habillé magnifiquement : Par là les Ouvriers sont employés & ne craignent plus de manquer de Pain ; Par là les Villes & les Campagnes sont ornées & embellies, l'Or & l'Argent circulent ; un Païs, qui ne fournit pas suffisamment des Denrées nécessaires à ses Habitans, peut en recevoir en échange de Marchandises, qui n'ont de prix que celui que le Luxe y met. C'est ainsi que le Commerce prospère, & que les Nations s'entraident & se lient les unes aux autres.

Supposons pour un moment, *ajoutent les Défenseurs du Luxe*, qu'un *Licurgue* ou un *Solon*, ordonnent à leurs Concitoyens de se priver de tous les Orneimens qui ont quelque éclat,

éclat, & de mener la Vie la plus simple & la plus frugale; quelles seront les suites de ces Règles si austères? On ne se ruinera plus par de folles Dépenses, il est vrai; mais personne ne se mettra en peine de travailler pour acquérir des Richesses inutiles & superflues; l'Indolence & la Paresse prendront la Place du Travail & de l'Industrie; chacun, borné à pourvoir à son petit nécessaire, ne pensera plus à cultiver les Arts & les Sciences; les Liens qui unissent les Hommes entr'eux, seront rompus, ou du moins fort relâchés, parce que leurs nécessités réciproques aiant des limites très étroites, ils auront moins besoin les uns des autres. Les Habitans d'une Ville, où l'on établiroit de pareilles Loix somptuaires, seroient comme étrangers à toutes les Nations: Vêtus à peu près comme certains Sauvages de l'*A-mérique*, leurs Mœurs & leurs Manières ne seroient guères plus polies que leurs Habillemens. Dans des Cérémonies graves & importantes, dans des Actions d'éclat, où il s'agit de représenter avec dignité, où l'extérieur est un titre nécessaire, pour être vû avec plaisir & écouté avec attention, on ne peut paroître d'une manière décente, sans être vêtu avec quelque propreté. L'Habit est souvent une Lettre de recommandation qui fait valoir la Personne. Les Hommes ont ataché un certain ridicule à une façon de se mettre antique

ou trop négligée : Pour plaire , il faut nécessairement s'assujettir à la Mode.

Un Bel Esprit a dit , qu'après le magnifique Spectacle qu'ofroit un Ciel bien étoilé , il ne voioit rien de plus beau qu'un Cercle de Dames. Mais que seroit - ce que ce Cercle , si l'on faisoit main basse sur tous les Ornaments qui ne blessent point la bienséance & qui parent la Beauté même ? Ces Assemblées de belles Femmes , qui ressemblent assés à des Parterres émaillés de Fleurs , perdrieroient une grande partie de leur lustre & de leur éclat , si l'on réduisoit les Dames au noir & aux Habits d'une seule couleur , comme le veulent quelques Législateurs modernes. Ne seroit - il pas à craindre encore , qu'elles ne missent sur leur Visage ces nuances & ces couleurs qu'une sévérité outrée auroit retranché de leurs Habits ?

Ceux qui font l'Apologie du Luxe ne s'arrêtent pas là. Ils prétendent encore qu'on lui doit la perfection des Arts & la découverte des Richesses du Nouveau Monde. Pour qui croiés vous , disent - ils , que travaille dès l'Aurore cet Ouvrier si habile & si vanté ? Est - ce pour la Cabane du Berger , ou pour le Cabinet du Philosophe ? Est - ce pour eux qu'il met la dernière main à ces Chefs d'Oeuvres de Peinture & de Sculpture , qui font l'admiration des Connoisseurs ? Non , c'est pour orner les Appartemens & la Galerie de ce riche Financier ,  
qui

qui paie au poids de l'Or le Génie & la Capacité de l'Artisan : C'est pour ce riche Financier qu'il a inventé & perfectionné ces Ouvrages si fins & si délicats, dont la façon surpasse encore le Métal précieux, qui en fait la baze. Pour qui croïez vous que le Négociant court les deux Mers, & s'ouvre, à travers mille périls, une route dans le Nouveau Continent ? Est ce pour satisfaire une vaine curiosité ; pour y voir des Sauvages, armés d'Arcs & de Flèches ; pour y admirer les Edifices des *Castors*, ou la verieté des Couleurs du *Colubri*, cet Oiseau si rare & si merveilleux ? Non, le motif qui engage le Négociant à risquer sa Vie dans un Vaisseau, & à ne mettre qu'une Planche entre lui & la Mort, est le desir de gagner : Il fait que le Luxe ne se refuse rien de ce qui peut le flater : Il lui fournit, au péril de sa Vie, les Cabinets de la *Chine*, la Porcelaine du *Japon*, & les Epiceries des *Indes*. Rien ne coute aux Hommes, quand il s'agit de satisfaire leurs Passions favorites, & l'envie qu'ils ont de briller.

Je ne crois pas d'avoir afoibli les Raisons qu'on peut avancer en faveur du Luxe, & les prétextes dont on a coutume de se servir pour le colorer ; voions présentement quels en sont le mauvais éfets.

Le Luxe doit sa naissance à l'*Orgueil*, à l'*Opulence*, & à la *Mollesse*, & se ressent fort d'une si hon-

si honteuse origine. Nulle distinction chez les premiers Hommes ; par conséquent ils ne connoissoient point le Luxe : Ils étoient bien éloignés de faire servir l'Industrie & le Travail de leurs Egaux à se procurer un superflus, dont ils n'avoient encore aucune idée. La Culture de la Terre, étant le seul moyen de se fournir le nécessaire, bannissoit la Moleste & les Maladie ; la Santé & la vigueur du Corps, la tranquillité de l'Esprit étoient la récompense d'une Vie sôbre & laborieuse. Mais quand les Sociétés se furent formées, & que l'Ambition eut élevé de grands Empires, la Sujettion des uns & leurs propres besoins les obligèrent à doubler leurs travaux, pour fournir aux commodités des autres. On ne se borna plus à se couvrir, pour garder les bienséances, & se défendre de l'injure des Saisons ; on voulut faire usage de la Pourpre & de l'Ecarlate ; il falut fouiller dans la Terre & dans la Mer, pour y chercher des Pierres précieuses & orner les Habits du Riche. Les besoins furent multipliés à l'infini ; l'Art étouffa, pour ainsi dire, la Nature, & la Mode vint assujettir les Hommes à ses Caprices & à sa Tirannie.

Qu'y a-t'il de plus ridicule que certains usages que la Mode a, en quelque manière, consacrés ? *Eraste* occupe lui seul le fond d'un magnifique Carosse à quatre Chevaux, & cela pour faire une simple Promenade à six pas de la

la Ville. Est-il incommodé ? A t'il perdu l'usage de ses Jambes ? Non ; jamais il ne se porta mieux ; mais que voulez vous ? C'est l'usage : Un Homme tel que lui n'oseroit aller à pied.

*Damon* a hérité de ses Pères une Campagne , qui faisoit leur unique Revenu. C'est avec cela qu'ils ont entretenu honnêtement leur Famille , & qu'ils se sont entretenus eux mêmes. Aujourd'hui , elle ne sauroit suffire aux plaisirs de *Damon* ; il en a fait arracher les Arbres fruitiers , pour y planter de longues Allées de *Maroniers*. Les Jardins ont été convertis en Parterres & en Bosquets. A peine a-t'il pû se résoudre à laisser subsister quelques Arpens de Prez & de Vignes , pour l'usage de son Fermier. Ces fortes de Plantations infructueuses resserrent réellement les bornes de la Terre , en la faisant servir à un usage très différent de celui auquel elle a été destinée.

A quoi sert encore ce nombreux Cortège de Domestiques , toujours prêts à étudier les défauts de leurs Maîtres , & à les publier ? A quoi servent ces Buses si splendides & si bien garnis ? A quoi servent ces Sophas , ces riches Canapés , l'Azile de la Mollesse & de la Volupté ? A quoi servent tous ces Ajustemens somptueux , toutes ces pompeuses Bagatelles inconnues à nos Pères , & qu'ils font heureux d'avoir ignorées ? Quel travail , quelles su-

eurs ,

eurs , pour se les procurer , & quelles spéculations , pour en faire usage ! Une Vie douce & paisible , n'est-elle pas à préférer à l'acquisition de ces magnifiques Colifichets , qui nous coutent mille embarras , mille soucis , & qui nous font négliger nos devoirs les plus importans ?

*Lise* médite profondément sur la forme & l'élégance d'une Coëfure qu'elle vit hier pour la première fois : Quelle Coëfurse sera assés habile pour en faire une semblable ? *Lise* n'est plus jeune ; elle prodigue le blanc & le rouge , pour réparer les outrages des Années : Tout est emprunté chez elle jusqu'à sa beauté. Les Etofes brodées le plus richement , les mieux brochées & les plus magnifiques , ne le sont pas assés pour satisfaire à sa Vanité : Elle gémit de l'ineptie des Ouvriers , qui n'ont ni assés de goût , ni assés d'invention pour atteindre à la perfection. Toutes les couleurs de l'Art en Ciel sont sur ses Habits , & elle ne se trouve encore ni assés parée , ni assés brillante. Je connois , en éfet , un Oiseau , dont l'Habit est plus varié & plus magnifique que le vôtre. Parcourés , *Lise* , tous les Magasins ; faites chercher jusques dans les *Indes* , les Etofes les plus riches & les plus précieuses , vous ne sauriés parvenir à la beauté de son Plumage. Qu'il est fâcheux , *Lise* , que l'Art ne puisse égaler la Nature , & que vos soins vous laissent encore

au deffous d'un vil Animal ! Il ne manque plus à *Lise*, que d'imiter le Luxe des *Dames Romaines*, de répandre des Parfums & de la Poudre d'Or sur sa Chevelure, de charger ses Oreilles de Pierres précieuses, & de se baigner tous les jours comme *Popée*, Femme de *Néron*, dans le Lait de *Cinq cent Anesses*.

*Licas* n'aime dans ses Amis que l'éclat & que le faste : Il mesure son estime, non à leur savoir, à leurs talens, ou à leurs Vertus, mais à leur extérieur & à leurs dépenses : Il préfère *Lisidor* à *Ariste*, parce que l'un a un Equipage pompeux, qu'il se fait trainer dans un Char superbe, & que l'autre est réduit à aller à pied & sans suite.

Un des plus grands inconvéniens du Luxe, c'est qu'il est la ruine des meilleures Familles, sur tout dans de petits Etats, où il n'y a que peu de ressources. C'est une *Hidre* qui dévore en quelques momens ce qui auroit pû suffire à entretenir longtems & honnêtement plusieurs Personnes. Par là il charge les Bourses publiques de Gens vains & paresseux, qui ne sont plus qu'un Fardeau inutile sur la Terre. Combien de Personnes, qui ne se font pas un scrupule de dépenser dans un seul Repas, de très grosses sommes, qui épuisent, pour ainsi dire, l'Air, la Mer & la Terre, pour satisfaire à leur sensualité, & qui laissent languir à leur Porte, je ne dis pas le Pauvre qui manque de  
Pain

Pain & qui soupire après les Miettes qui tombent de leur Table, mais leur Boucher & leur Boulanger, mais l'Artisan qui demande le prix de son travail, & qui recame un léger paiement, nécessaire à la nourriture de ses enfans!

Combien de jeunes Gens, qui, abimés dans le Luxe, & n'ayant pas la force de secouer un Joug dont ils sentent la pesanteur, craignent de se marier, & ne restent dans le Célibat, que parce qu'une dépense excessive les mettroit hors d'état de donner à leur Famille une Education convenable!

Si le Luxe est un Feueil pour les Particuliers, il n'est pas moins nuisible à la conservation & à la prospérité des Etats. Un Peuple, plongé dans le Luxe, devient mol & éteimé, incapable de soutenir de longs travaux & de défendre sa liberté: Il est la proie de tous les Ambitieux qui lui font la Guerre. La Voluptueuse *Sibaris* ne pût tenir contre les *Crotomates*, & fut aisément subjuguée. *Athènes*, plongée dans le Luxe, tomba dans la servitude, & ne pût résister aux embuches de *Périclès*. Le puissant Empire des *Perfes* fut détruit par une Troupe de *Macédoniens*, & succomba plutôt sous le poids de Luxe, que sous les Armes de ses Ennemis. Que l'on ouvre l'Histoire, on trouvera sûrement que la Frugalité & la Valeur ont donné naissance aux Grands Empires, & que le Luxe & la Moleste  
lès

les ont renversés. *Sardanapale*, qui faisoit trembler toute l'*Afrique*, aimoit mieux périr dans les Flammes, que de défendre noblement son Trône & sa Vie. Ce Prince lâche & efféminé ne pût soutenir la vue des Armes: Il ne lui resta de force & de courage, qu'autant qu'il en faisoit, pour être consumé avec son Palais, ses Eunuques, ses Femmes & ses Trésors. On peut dire que les Délices où il étoit plongé, & les Parfums dont il faisoit usage, lui cachèrent les Foudres qui devoient l'écraser.

Les Grecs & les Romains furent libres & victorieux, tant qu'ils maintinrent parmi eux l'ancienne simplicité; mais dès qu'ils eurent dégénéré, ils furent la proie des Nations, & ils perdirent toute leur Gloire: *Le Luxe, plus dangereux que les Armes, a vengé l'Univers vaincu, en pervertissant les Vainqueurs*, dit JUVENAL. Aussi les plus sages Législateurs \* crurent ne pouvoir opposer de trop fortes Digues à un Torrent qui ravage presque également les Villes & les Campagnes. Chacun

sait que les Loix de *Licurgue* défendoient aux

B

*Lacédém.*

\* Quelles Maximes plus excellentes que celles des anciens Perses & des Lacédémoniens? Les Enfans disoient. Ils appartiennent plus à la République qu'à leurs Pères: La Frugalité & la Modestie sont le plus précieux Héritage qu'on puisse leur laisser. En conséquence ils les faisoient élever en commun, & dans une parfaite égalité. Les Maîtres qui les conduisoient étoient également éloignés de cette excessive sévérité, qui érige certains Pères en Tyrans, & de cette indulgence blâmable, qui couvre & qui justifie même les crimes les plus honteux des Enfans.

*Lacédémoniens* l'usage de l'Or & de l'Argent, & qu'ils ne se servoient que de Monnoie de Fer. Le Législateur des *Locriens* ne permettoit les Ornaments somptueux qu'aux Courtisanes & aux Femmes prostituées. Le plus Vertueux des *Romains*, je veux dire *Caton*, s'opposa long-tems à la contagion du Luxe : *J'ai toujours eu en horreur*, disoit-il, *le Luxe & la Moleste* ; mais depuis que la République devient tous les jours plus florissante, je les déteste encore plus. Je crains, avec raison, que ces Richesses ne nous prennent plutôt que nous elles. Ces Magnificences, qu'on nous a apportées de *Siracuse*, seront un jour funestes à Rome. Ce généreux Censeur regrettoit ces anciens tems, où l'on tiroit de la Charrue les Consuls & les Généraux Romains ; il regrettoit cette Pauvreté, cette antique Simplicité, qui est le plus ferme Rempart de la Pureté des Mœurs. *Mummius*, après s'être rendu Maître de *Corinthe* (\*), & des Richesses immenses que l'on y trouva, dit, à ceux qui étoient chargés de transporter à Ro-

(\*) Ce fut proprement l'Epoque où le Luxe commença à s'introduire chez les Romains. Dès lors leur Orgueil soula aux pieds les Sceptres & les Couronnes : Ravisseurs des Biens des Nations, ils s'enrichirent de leurs dépouilles : *Scipion*, *Marcellus*, *Paul-Emile* & *Mummius* exposèrent à leurs yeux les Richesses de *Siracuse*, de l'Asie, de *Carthage*, de la *Macédoine* & de *Corinthe* ; les plus beaux Ouvrages de l'Art devinrent ainsi la proie de ces avides Usurpateurs. On peut dire que le Luxe a passé de l'Asie dans la Grèce, & de la Grèce à Rome, d'où il s'est répandu chez les autres Peuples.

à Rome les Statues & les Tableaux de prix, qu'ils seroient obligés de les paier, s'ils venoient à les rompre ou à les gâter; comme si des Matelots & de simples Soldats étoient assez riches pour paier la valeur des choses les plus précieuses. Heureuse ignorance, qui met la modestie & la Probité des Hommes à l'abri de la Corruption! Rien en effet n'est plus capable de séduire notre Cœur que le Luxe. L'Histoire nous apprend qu'une Fille trahit son propre Père & sa Patrie, à la vue d'une chaîne d'Or. *Catilina* ne gagna ses Complices qu'en leur promettant la possession des Trésors de Rome. Ne voit-on pas tous les jours de jeunes Filles assez vertueuses pour résister à la poursuite d'un Amant, ne pouvoir résister à la tentation d'un brillant Colifichet.

Que l'on ne dise pas ici que le Luxe fait fleurir les Arts & le Commerce. Je sai que *Tir* & *Sidon* se sont rendues célèbres par les Marchandises précieuses dont elles faisoient trafic; mais je sai aussi que le Commerce s'est soutenu dans tous les tems sans le secours du Luxe: Les Marchandises, qui font le gain le plus solide des Négocians, dit un habile Prédicateur, ne sont point celles dont le Luxe se pare. Le Commerce consiste à procurer à chaque País les avantages qu'il ne trouve pas dans son sein, & non à imaginer mille ornemens superflus,

*qui ne tirent leur prix que du caprice ou de la nouveauté.* L'amour du Luxe jette les Hommes dans des Dépenses si excessives, qu'il fait négliger le Commerce réel & solide, pour courir après des Ombres & de fausses lueurs. On hazarde souvent ce que l'on possède pour s'enrichir tout à coup, & l'on ne fait que du Vent & de la Fumée.

On doit bien se garder, sans contredit, de négliger la Culture des Terres, ou un Commerce solide, pour s'appliquer uniquement aux Manufactures qui n'ont que le Luxe pour objet; mais lorsque les Ouvrages de ces Manufactures se consomment dans les Païs étrangers, & qu'elles apportent ainsi des Richesses réelles dans la Patrie, il est bien permis de les cultiver. L'horreur que nous avons pour le Luxe, ne doit pas nous faire donner dans des Déclamations vaines & puéiles.

Le Luxe est si contagieux qu'il se répand jusques dans le Langage. C'est peut-être de là que nous vient cette aféterie, cette mignardise de Stile, qui est si oposée au bon goût. L'Eloquence Asiatique a une abondance vicieuse & une sorte d'enflure très contraires à la précision & à une belle & noble simplicité. Cette Eloquence se plaît à des Comparaisons entassées les unes sur les autres, à des Images plus brillantes que naturelles, à des Figures trop hardies & souvent forcées.

Chez

Chez les *Asiatiques*, le Langage étoit presque aussi fardé & aussi corrompu que les Mœurs.

Après avoir vû les dangers du Luxe, examinons quels sont les Moïens les plus propres pour le réprimer.

Un des plus sûrs Moïens, c'est d'endurcir de bonne heure la Jeunesse au travail & à la fatigue; c'est de lui faire aimer la frugalité; de l'accoutumer à la modestie & à la simplicité des Mœurs. Il faut sur tout favoriser l'Agriculture, qui est la Richesse la plus naturelle d'un Pais. Mais la Règle la plus excellente, c'est de donner soi même de bons Exemples à ses Enfans, & de ne s'occuper que de choses utiles & solides. Les meilleurs Préceptes sont frivoles, si on néglige de les pratiquer. *Crassus* & le *Grand Pompée* proposèrent une Loi, pour moderer les Dépenses excessives dans lesquelles le Luxe jettoit les *Romains*; mais leur exemple détruisit toute la force de cette Loi; Elle fut presque aussi-tôt abolie, que publiée. La même chose arriva sous *Auguste*: Il voulut remettre en vigueur les Loix somptüaires; mais *Livie* son Epouse, & *Julie*, sa Fille, gâtèrent tout: Elles ne voulurent jamais s'assujettir à ces Ordonnances, & replongèrent ainsi les *Romains* dans l'Abîme d'où cet Empereur vouloit les tirer.

Rien n'est plus inutile que de faire des Loix.

que nous sommes les premiers à violer , ou qu'on n'a pas le pouvoir de faire observer. Y a-t'il quelque Dignité à faire de bons Règlemens , qu'on est obligé de révoquer le lendemain ? N'est ce pas commettre son Autorité & manifester son impuissance ? Combien de bonnes Loix approuvées des Gens sages , publiées autenthiquement & avec toutes les formalités requises , qui ne servent cependant que d'Ornemens aux Régîtres publics ! Il semble qu'elles ne soient que pour la parade : Elles nous montrent nôtre Devoir , sans nous obliger à le pratiquer.

Ce que l'on vient de dire de *Craſſus* & de *Pompée* , de *Livie* & de *Julie* , fait voir que les *Loix ſomptuaires* , pour être véritablement efficaces , doivent être générales & ſans exception. Si elles ſont limitées par les Rangs & les Conditions , il ſera très aisé de les éluder , parce qu'il eſt preſque impoſſible , du moins dans une République , de fixer les bornes de chaque Condition : Quel eſt le Tribunal qui oſera les déterminer ? Il ſeroit même dangereux de le faire : On courroit riſque d'exciter par là l'envie & la jaloſie entre des Conci-toïens , qui ſe croient égaux , & de cauſer un mécontentement preſque général. Châcun fait combien les diſtinctions , entre les *Patri-ciens* & les *Plébeiens* , firent naitre à Rome de troubles & de diſſentions. On fut enfin forcé de

de rompre ces fatales barrières, qui séparoient le Citoyen du Citoyen. On opofoit en vain les anciens ufages à cette efpèce d'égalité. Les habiles Légiflateurs changent les ufages felon les tems & les circonftances : Autrement il faudroit confacrer & éternifer les ufages les moins convenables ou les plus odieux. Les Loix font faites pour les Hommes, & non les Hommes pour les Loix.

Je fai qu'une égalité entière & abfolue eft pernicieufe, & que dans l'état de Société elle eft même impoffible; mais je crois auffi que dans un Etat bien policé, où l'on veut faire exécuter ponctuellement les Loix fomptuaires, elles doivent être, comme on l'a déjà dit, générales & fans exception: Auffi celles des Romains, fur ce fujet, ne diftinguoient perfonne. Dans la Loi *Oppia*, par exemple, il étoit défendu à toutes les *Dames Romaines*, indifféremment & fans diftinction de Condition, de porter des Etofes de différentes couleurs, & des Ornemens d'Or qui excédaffent le prix d'une Demi-Once.

Que l'on ne s'imagine pas que cette efpèce d'égalité, qui n'eft proprement qu'une égalité d'opinion & idéale, détruife l'Ordre & la Subordination: Rien moins que cela: Une telle égalité ne change, affûrement pas le Gouvernement & n'énerve point la force des Loix; elle eft plutôt très propre à exciter l'émulation

entre les Habitans d'une même Ville, en ouvrant la Porte des Emplois publics, à la Vertu & aux Talens : Au lieu que si on distingue les Conditions par le plus ou le moins de Richesses, on autorise, en quelque manière, le Luxe, que l'on veut réformer; l'on tourne tout à fait les esprits du côté d'un gain bas & sordide; l'on tachera de s'enrichir par toutes sortes de moïens, dans la seule vûe de s'élever & de s'agrandir: Celui qui aura été assés heureux pour faire fortune, sera d'abord de la première Condition, dans le tems que son Père & ses Frères aînés, qui n'auront pas eu le même bonheur, ramperont dans la poussière. Que penser de cela ?

Pour réprimer le Luxe, ce n'est pas assés que le Riche ne fasse point toute la Dépense qu'il peut faire, & ne fasse que celle qui lui est permise; il faut encore que celui qui n'est pas aisé, ne fasse que celle qu'il peut soutenir, & qu'il soit assés sage pour ne pas imiter ceux qui sont dans une Fortune plus riante. Jamais peut-être on ne loua plus la Modestie, & jamais peut-être il n'y en eut moins : Celle qui devrait être dans nos Mœurs n'est guères que dans le Langage.

On doit corriger le Luxe, dès qu'il commence à paroître, & avant qu'il ait fait de grands progrès. C'est un Monstre qu'il faut étouffer dans sa naissance : Si on lui laisse prendre

dre des forces, à peine lui aura-t'on coupé une Tête, qu'il en repaîtra plusieurs autres. Les Romains ne firent des Loix somptuaires que l'An 536. de Rome; mais dès lors le Luxe avoit étendu assés loin son Empire, & il n'étoit plus tems d'y remédier. Quelques Années après, *Lucullus* dépensa jusqu'à Cinq Mille Ecus, pour un Repas qu'il donna dans la Sale d'*Apollon*. *Plutarque* nous apprend que ce Romain avoit de la Vaisselle d'Or, où brilloient de toutes parts les Pierres les plus précieuses, & qu'on jouoit des Comédies pendant qu'il étoit à Table. Les Spectacles des Romains furent dans la suite poussés au plus haut degré de magnificence. *César* fit creuser une Fosse immense dans le *Champ de Mars*, & il y fit passer le *Tibre*, pour donner, au milieu de Rome même, un Combat naval, où il y avoit 4000. Rameurs, & 2000. Combattans. *Néron* voulant se procurer un pareil Spectacle, fit apporter de l'Eau de la Mer dans un grand Lac, & le remplit de Monstres marins. On perçoit des Montagnes & on les tailloit en Voutés, pour former de somptueux Edifices, dont on forçoit la Mer à baigner les Terrasses, pour se ménager une délicieuse fraîcheur, au milieu même des plus grandes chaleurs de l'Eté. Enfin le Luxe épuisoit tout ce que la Mollesse & la Volupté ont inventé pour flater les Sens. Dans les

Maisons des Grands , toutes les parties du Bâ-  
 timent étoient brillantes d'Or , de Pierreries,  
 de Perles ; les Sales à manger étoient lambrif-  
 lées de Tables d'Ivoire , mobiles & versatiles,  
 afin que , par intervalles , on pût faire pleu-  
 voir des Fleurs & des Parfums. Leurs Lits,  
 destinés au Repas , étoient ornés d'Ecailles  
 de Tortue , d'Ivoire , ou d'une Matière plus  
 riche : Les Matelas étoient de Pourpre , bro-  
 chés d'Or & ornés de Fleurs & de Feuillages  
 de toutes les couleurs &c. Voila quelles  
 étoient les Mœurs des Successeurs des *Camil-  
 iés* & des *Fabricius* , qui cultivoient eux mê-  
 mes leurs petits Jardins , qui n'habitoient que  
 des Chaumières , & ne se nourrissoient que  
 de Légumes.

Le Luxe s'introduisit affés tard en France.  
*Thierry* , Fils de *Clovis* , fut le premier , qui  
 orna sa Table d'un Bassin d'Argent ; encore  
 n'avoit-il pas été fait pour lui , on l'avoit  
 trouvé parmi les dépouilles de *Bazin* , Roi de  
 Thuringe. Rien n'est plus vrai que ce que  
 dit un Poète François , des Voitures , qui étoient  
 en usage dans les premiers âges de la Mo-  
 narchie.

Quatre Bœufs atelés , d'un pas tranquile & lent,  
 Promenoient , dans Paris , le Monarque indolent,

Mais cet âge de simplicité ne dura qu'autant  
 que les Rois furent plongés dans une noncha-  
 lance & une oisiveté honteuses , ou que des Guer-

Guerres presque continuelles obligèrent les *François* à tourner toutes leurs vûes du côté des Armes. Sous le Règne de *Charlemagne*, on commença à faire usage de la Soie, & quelques précautions que ce Grand Prince pût prendre, pour empêcher les progrès & la contagion du Luxe, il gagna bien-tôt tous les Ordres de l'Etat. *Charlemagne* n'étoit couvert le plus souvent que d'une simple *Peau de Mouton*, & n'étoit paré que de sa bonne mine. Ses Courtisans, qui étoient vêtus d'Ecarlate, doublée d'Hermine, le suivirent un jour à la Chasse : Comme il avoit plu & qu'il faisoit froid, ils voulurent, au retour, s'approcher du Feu ; mais leurs Habits, qui avoient déjà été déchirés par les Ronces & les Epines, s'en allèrent par Morceaux, dès qu'ils sentirent la chaleur. Les Courtisans eurent honte d'un délabrement qui pouvoit passer pour une Masquerade. *Charlemagne* prenant alors cet air de Dignité, qui lui étoit naturel : *Fous que vous êtes*, leur dit-il, *voies à présent lequel de vos Habits, ou du mien est le plus utile & le plus durable ; quoique la Peau dont je suis couvert ne coûte qu'un Sol, & que vos Péléteries étrangères reviennent à plusieurs Talens.* Quoique l'on commençât dès lors à faire usage de la Soie en *France*, cependant *Henri III.* fut le premier qui porta des Bas de Soie aux Noces de sa Sœur *Marguerite*. Il ne faut pas croire que

que l'on tire d'abord d'une Découverte tous les usages qu'on en peut tirer. Les Anciens ont connu de fort bonne heure la propriété qu'a l'Aimant d'attirer le Fer, & les Modernes n'ont connu qu'assés tard celle qu'il a de se tourner du côté du Pole.

Malgré tous les sages Règlemens que les Rois & les Parlemens ont apporté au Luxe, il a été porté en France aux derniers excès. Chacun se rapelle ces Coëfures hautes & à plusieurs Etages, qui rendoient les Femmes gigantesques. Qui auroit dit aux Dames qu'il faudroit un Serrurier pour monter leurs Coëfures, & pour dresser la baze de ce ridicule Edifice? Qui pourroit deviner ce que signifioit la *Duchesse*, le *Solitaire*, le *Chaux*, le *Moustiquaire*, le *Croissant*, le *Firmament*, le *Dixième Ciel*, la *Souris* &c? Un pareil Dictionnaire ne cause-t'il pas quelque honte au Beau-Sexe? Faut-il que les Dames, parées de leur propre beauté, aient recours, pour plaire, à des artifices si bizarres? Mais pourquoi rappeler le passé? Ce que nous voions de nos jours n'est guères moins ridicule. Qui est ce qui n'a été frappé, surpris de ces amples Jupes de Baleine, ou plutôt de ces Tours portatives, que le *Spéctateur Anglois* compare à de vastes Edifices des *Païens*, qui ne contenoient qu'une Divinité d'une figure grotesque, renfermée dans une Niche! Si les Curieux conservent dans leurs Cabinets quel-

quelques uns de ces Monumens du Luxe moderne, nôtre Postérité ne manquera pas de croire que toutes nos Femmes étoient d'une grosseur monstrueuse, ou qu'elles avoient de secrètes raisons, pour se défigurer de cette manière.

Heureux le País où le Luxe n'a pas encore pénétré, & où les Loix somptuaires, qui lui en ferment l'entrée, ne sont pas en grand nombre, mais sont bien exécutées! La multiplicité des Loix ne fait que les afoiblir. Heureux le País où les Magistrats servent eux mêmes de Modèles aux Peuples, & où la Frugalité & la Modestie sont encore en honneur & en vénération! Puisse t'on toujours dire, que dans le voisinage des *Alpes*, il y a un Coin de la Terre, qui s'est garanti du Poison du Luxe, de ses funestes Maximes, & qui a conservé l'ancienne simplicité!

GENÈVE M<sup>e</sup> J. B. TOLLOF.

OBJEC



## O B J E C T I O N

*Sur la Littérature que l'on attribue ordinairement à*  
**CHARLEMAGNE.**

MONSIEUR,

**V**ous me marquez quelque surprise de ce que la plû. part des Historiens nous donnent CHARLEMAGNE pour un Savant, Dans l'Extrait de l'*Histoire du Comté de Bourgogne*, par Mr. Dussod, qu'on nous a donné dans le *Journal Helvétique*, \* vous avez trouvé la même chose. On y dit expressément que ce Prince étoit fort savant dans les Langues; dans les Mathématiques, & dans la Théologie. Il a composé des Ouvrages, ajoute-t-on.

Cependant un Historien, qui devoit le bien conoitre, & dont on ne peut pas recuser le témoignage, a dit en termes formels, que *Charlemagne ne savoit pas écrire*. Voilà, ce semble, une contradiction manifeste. Un Savant qui ne fait pas écrire forme, dites-vous, un contraste des plus singuliers. Vous me demandez mon sentiment là dessus. Je pourrai vous satisfaire à peu de fraix. Je fis autrefois à un

Homme

\* Journal Helvet. Juillet 1739. pag. 14.

Homme des plus doctes de ce País la difficulté que vous me proposez aujourd'hui. Il me répondit par écrit, & j'ai encore sa Lettre entre les mains. Il ne s'agira donc que de la transcrire en vôtre faveur ; mais en l'abrégéant un peu. Je vous ferai quartier de plusieurs Citations dont je comprends bien que vous me tenez quite d'avance. Voici donc l'essentiel de sa Réponse à ma Question.

„ On ne sauroit, *Monsieur*, lire sans étonne-  
 „ ment le Passage d'*Eginhard*, dont nous par-  
 „ lions il y a quelques jours, où il est dit  
 „ que *Charlemagne* ne savoit pas écrire, qu'il  
 „ tenta en vain de l'apprendre dans un âge  
 „ avancé, & que cela fut cause qu'il se servit  
 „ pour sa signature du *Monogramme*, qui étoit  
 „ facile à former ; *ut imperitiam hanc honesto*  
 „ *ritu suppleret, Monogrammatis usus loco*  
 „ *proprii signi invexit.* C'est ce Passage que  
 „ cite Mr. *Le Blanc* dans son savant & curieux  
 „ *Traité des Monoïes de France* ; & il remar-  
 „ que que *Charlemagne* fit graver ce *Mono-*  
 „ *gramme* sur un Calice dont *Louis le Débo-*  
 „ *naire* fit présent à *St. Médard*, comme nous  
 „ l'apprend l'Auteur de la Translation de *St.*  
 „ *Sébastien.* *Calicem*, dit-il, *cum Potera,*  
 „ *Patris sui Magni CAROLI Monogrammate*  
 „ *insignita.*

„ Le Passage est en effet tel dans *Eginhard*,  
 qui

„ qui dit expreffément , *Tentabat & scribere ,*  
 „ *Tabulasque & Codicillos ad hoc in lectulo ,*  
 „ *sub cervicalibus , circumferre solebat , ut cum*  
 „ *vacuum tempus effet , manum effringendis literis*  
 „ *adsuefceret : Sed parum successit labor præpos-*  
 „ *terus , ac serò inchoatus.*

„ Ce qui cause l'étonnement avec lequel  
 „ on lit ce Passage , c'est que tous les Histo-  
 „ riens s'étendent beaucoup à nous décrire  
 „ le savoir de cet Empereur , l'amour qu'il  
 „ avoit pour les Belles Lettres , & les grands  
 „ soins qu'il prit pour en faciliter l'étude.

„ *Eginhard* dit de *Charlemagne* qu'il possé-  
 „ doit la Langue Latine , comme sa Langue  
 „ Maternelle , qu'il n'ignoroit pas la Grèce ,  
 „ qu'il avoit appris de *Pierre de Pise* , Diacre ,  
 „ la *Grammaire* , & d'*Alcuin* la *Rhétorique* ,  
 „ la *Dialectique* & l'*Astronomie*.

„ Ce Prince faisoit des Vers , qui n'étoient  
 „ pas , à la vérité , aussi beaux que ceux de  
 „ *Virgile* ou d'*Ovide*. En voici un Echantillon :  
 „ Ils étoient adressez au Pape *Adrien*.

„ *Hadriono Summo Papæ , Patrique Beato*  
 „ *Rex Carolus salve , mando valeque Pater.*  
 „ *Præsul Apostolice munus hoc sume Cathedræ ,*  
 „ *vile foris visu , stemma sed intus habeus. . .*

Il finit de cette manière

„ *Incolamis vigeas Rector per tempora longa*  
 „ *Ecclesiamque Dei dogmatis arte regas.*

„ Vous conviendrez que ces Vers sont passa-  
 „ bles pour le Siècle où ils ont été composez.

„ On croit encore que cet Empereur a  
 „ écrit, après le II. Concile de Nicée, contre  
 „ la Vénération des Images, quatre Livres que  
 „ nous avons aujourd'hui en entier.

„ Il est vrai que plusieurs Auteurs Catholi-  
 „ ques Romains, ont nié que cet Ouvrage  
 „ fut véritablement de cet Empereur ; mais  
 „ on voit assez l'intérêt qu'ils y ont. Tous les  
 „ Exemplaires que l'on a vus portent le Nom  
 „ de Charlemagne, & commencent ainsi. *In*  
 „ *nominis Domini & Salvatoris nostri JESU*  
 „ *CHRISTI incipit opus Illustrissimi & Excel-*  
 „ *lentissimi seu Sœcætabilis Viri CARULI Re-*  
 „ *gis Francorum &c.* Il dit qu'il a composé  
 „ cet Ouvrage avec le *support*, ou avec le *con-*  
 „ *sentement des Prélats*, à qui il convenoit  
 „ plus qu'à lui d'y travailler. Dans le VI.  
 „ Chap. du I. Livre, parlant de PEPIN, il l'a-  
 „ pelle son Père de vénérable mémoire. *Ve-*  
 „ *neranda memoria Genitoris nostri.*

„ Les Controversistes ont fort chicané sur  
 „ toutes ces preuves. Ils se sont tourné de  
 „ tous les côtez, pour enlever cet Ouvrage à  
 „ Charlemagne. Mais ce qu'il y a de remar-  
 „ quable, c'est qu'aucun d'eux ne se soit avi-  
 „ sé de recourir au passage d'Eginhard, pour  
 „ ôter à cet Empereur les *Livres Carolins*.  
 „ Ils n'ont pas osé faire valoir cette raison,  
 „ que l'Auteur de ces Livres devoit au moins  
 „ savoir écrire, & que Charlemagne ignoroit

„ cet Art. Je ne parle pas des Ecoles &  
 „ des Académies que cet Empereur a fondées.  
 „ Jamais Prince n'a plus protégé les Lettres.  
 „ Il les récompensoit , il les honoroit. Il  
 „ établit des Ecoles dans toutes les Cathédra-  
 „ les, & dans tous les Monastères de son Em-  
 „ pire, & pendant tout son Règne, qui fut  
 „ assez long, cette protection ne se démen-  
 „ tit point. Mais tout cela ne prouve rien  
 „ dans nôtre Question. On peut protéger  
 „ les Gens de Lettres, sans être Auteur soi mê-  
 „ me. LOUIS XIV. s'est immortalisé par  
 „ les Academies qu'il a fondées en France,  
 „ & par les Pensions qu'il a données aux Sa-  
 „ vans, mais il ne suit pas de là qu'il fut  
 „ en état de composer quelque Ouvrage sur  
 „ des Matières de Littérature. Mais à l'égard  
 „ de *Charlemagne*, on fait d'ailleurs qu'il avoit  
 „ fait des progrès dans les Sciences, & qu'il  
 „ étoit en quelque manière descendu du Trô-  
 „ ne pour les cultiver.

„ Que vouloit donc dire *Eginhard* dans  
 „ le Passage en question ? Je croi qu'il a  
 „ voulu dire que *Charlemagne* ne savoit point  
 „ faire ces Lettres Majuscules, qui semblent  
 „ être plutôt peintes, qu'écrites, & par les-  
 „ quelles on avoit acoutumé de se signer au  
 „ bas des Lettres. C'est proprement ce que  
 „ marque le mot d'*effingere*, qui est dans le  
 „ Texte.

D'ail-

» D'ailleurs il est fort possible que Char-  
 » lemagne peignit très mal, comme il y a  
 » quantité de Gens qui n'ont jamais pû apren-  
 » dre à bien écrire, & qui ont un Caractère  
 » qu'on ne peut point lire.

J'apuierei l'explication de nôtre Savant par  
 une Remarque de l'Abé *des Fontaines*. Le  
*Passage d'Eginhard*, dit-il, nous apprend que  
*Charlemagne s'exerçoit à écrire, & qu'il mettoit*  
*ordinairement des Tablettes sous le Chevet de son*  
*Lit, pour acoutumer sa main à former des ca-*  
*ractères, lorsqu'il en avoit le loisir. Charlemagne*  
*savoit donc écrire, mais il n'en avoit pas l'ha-*  
*bitude, ce qui lui est commun avec la plupart*  
*des Monarques, & c'est de quoi il s'agit unique-*  
*ment dans Eginhard.\**

Vous voulez bien, *Monsieur*, que j'ajou-  
 te ici quelques Remarques, qui ne seront peut-  
 être pas tout à fait inutiles. La première  
 c'est sur l'étendue des connoissances qu'*Egin-*  
*bard* attribue à son Maître. Outre les Langues,  
 il entendoit bien la *Grammaire, la Rhétorique,*  
*la Dialectique, & l'Astronomie*. Tout cela, si  
 je ne me trompe, doit être un peu pris au  
 rabais. Depuis deux ou trois ans, nous avons  
 vû paroître diverses recherches sur l'état où  
 étoient les Sciences du tems de *Charlemagne*.  
 J'ai lû quelques unes de ces Dissertations, &  
 voici, ce me semble ce qui en résulte.

Dans le VIII. Siècle, l'ignorance étoit des  
 C 2 plus

plus crasses. La Littérature fut réduite à de misérables Légendes , à quelques Morceaux d'Histoire d'un très mauvais goût. Les Ecclesiastiques & les Moines étoient les seuls, dans ces tems ténébreux, qui fussent lire & écrire; & c'est à quoi se bornoit toute leur science.

C'est à *Charlemagne* que l'on fut redevable du goût que l'on prit sous son Règne pour les Lettres & pour les Sciences. Il apella des Pais étrangers les plus habiles Gens qu'il put trouver. Il fit venir le célèbre *Alcuin*, que l'on peut regarder comme le Restaurateur des Lettres. Le Prince soutenoit les travaux de ce grand Homme, soit par ses exhortations, soit par ses récompenses. Il prit lui même des Leçons de cet habile Homme. On travailla beaucoup à réformer l'Ortographe; preuve parlante de l'ignorance de ce tems-là. Pour la Correction du Stile, on purifia un peu la Langue Latine, mais on se trouva encore bien éloigné de l'élégance. On ne voit dans les Ecrits de ce tems là, ni ordre, ni choix. Les ornemens étoient affectez, & on ne connut point encore la véritable Nob'esse du Stile. Les Traitez de *Dialectique* étoient un tissu de pitoiables raisonemens. La *Chronologie* & l'*Astronomie* de ces tems-là n'avoient guère d'autre objet que le calcul du jour de Pâques, & de quelques autres Fêtes. La *Théologie* manquoit de ses principaux fondemens,  
je veux

je veux dire du Raisonnement & de la Critique. Elle consistoit alors dans quelques ramas de Passages des Pères. Pour la Poësie, vous en avez vû un Echantillon. *Alcuin* étoit un peu Poète, & c'est lui qui forma *Charlemagne* à la versification. Mais ni le Maître, ni le Disciple n'y excellèrent. Voici ce qu'un Homme d'Esprit a dit des Vers de ce tems-là. *Qu'étoit-ce que cette Poësie ? Une Versification barbare, une Prose mesurée, souvent plus plate que la Prose même. Rarement y trouve-t'on quelques traits de ce feu qui caractérise la vraie Poësie.*

La Littérature de ce Prince, prise dans sa juste valeur, se trouvera donc assez bornée. Mais il en avoit assez pour son tems, & on ne doit pas lui en demander plus que ne le permettoit le Siècle où il vivoit. Après tout, quelques bornées qu'aient été ses connoissances, & à les mettre sur le plus bas pié, on ne pourra jamais se figurer qu'il faille prendre à la Lettre ce que dit son Secrétaire, que *Charlemagne ne savoit pas écrire.*

Je n'ai rien dit de quelques Ouvrages de ce Prince, qui doivent encore lui faire honneur, c'est ce que l'on appelle les *Capitulaires*. Ils renferment diverses Loix sur des Matières Ecclésiastiques. Quelque fois il se contente de confirmer des Réglemens faits par les Conciles, d'autrefois ce sont des Loix faites par la

seule autorité du Prince. En général il s'est proposé le rétablissement de la Discipline de l'Eglise. Le premier *Capitulaire*, par exemple, défend aux Ecclesiastiques le port des Armes & la Chasse. Il ordonne aux Evêques d'empêcher & d'arrêter les superstitions dans leurs Diocèses. Dans les suivans, il prescrit l'ordre dans le Service Divin, la Règle dans les Monastères, la Vigilance & la Science dans les Pasteurs; il ordonne l'Hospitalité &c. De si sages Règlemens doivent rendre ce Prince fort recommandable, & faire respecter sa Mémoire.

Un Savant qui donna au Public une *Histoire Ecclesiastique*, il y a environ 50 ans, après avoir montré *Charlemagne* par ses beaux endroits, paroît d'abord surpris de ce que l'Eglise ne l'a pas canonisé, & il examine cette Question, quelle peut avoir été la raison de cette omission. On sait que les Têtes couronnées sont placées plus aisément que les autres au nombre des Saints, & que quand il s'agit d'instruire leur Procès, on n'y est pas fort difficile. On trouve des Princes dans le Calendrier, qui n'avoient peut-être rien de plus recommandable qu'un Zèle ignorant & une Pieté mal instruite. Pourquoi donc *Charlemagne*, qui a converti des Nations entières, & éclairé l'Eglise par ses Ecrits, ne se trouve-t'il point dans le Martirologe Romain, mais seulement dans quel-

quelques Martirologes François ? Tant de beaux Règlemens pour rétablir la Discipline, les Ouvrages qu'il composa pour arrêter la superstition, & qui l'ont rendu aussi célèbre que ses Victoires, devoient lui valoir les honneurs de l'*Apothéose*. Mais peut-être, dit notre Savant, que Rome, la Distributrice de cette distinction, ne lui trouva pas assez de déférence pour le Saint Siège. Il fit à la vérité de bonnes Constitutions Ecclesiastiques sur la Discipline, & sur les Mœurs du Clergé; mais n'étoit ce point là *mettre la main à l'Encensoir*, & empiéter sur les Droits de l'Eglise ? Mais le plus grand grief contre lui, c'est qu'il fit tenir le *Concile de Francfort*, où l'on condamna le Culte des Images. Il prit lui même la plume, & écrivit quatre Livres sur cette Matière. De semblables Ouvrages ne sont point une Recommandation à Rome, & il est heureux d'en avoir été quitte pour perdre sa place dans le Calendrier. Tout autre que lui auroit été traité comme Hérétique, & ce n'est que son grand mérite qui l'a garanti de cette flétrissure.

Vous voiez bien, *Monsieur*, que je ne fais que rapporter le sentiment de ce Savant, sans vous dire si j'entre dans sa pensée. Je vais même essayer de vous fournir une Ouverture pour expliquer autrement ce refus de la Canonisation. Vous la trouverez dans le Por-

trait qu'un Auteur moderne nous a donné de ce Prince.

„ *Charlemagne*, dit-il, étoit grand Hom-  
 „ me de Guerre, robuste, infaigable, ché-  
 „ rissant les Belles Lettres. Il faisoit assez  
 „ bien les Vers; il savoit le Latin & le Grec.  
 „ Nulle sciens qu'il ne cultivât; il se plai-  
 „ soit particulièrement à observer le Cours  
 „ des Astres. Nul Monarque dans l'Histoire  
 „ n'a assemblé de plus grandes qualités, & ne  
 „ doit y tenir une place plus honorable. La  
 „ Chasse étoit une de ses passions; mais celle  
 „ des Femmes avoit un grand Empire sur lui;  
 „ il a eu tout à la fois quatre Maitresses. Ce  
 „ qui est de plus singulier, c'est que non seu-  
 „ lement il ait pu cu tiver les Sciences, les  
 „ Belles Lettres, & s'adonner aux Femmes;  
 „ mais qu'il ait pú encore remplir tous les  
 „ devoirs d'un grand Roi, & qu'il ait fait  
 „ la Guerre en personne une infinité de fois,  
 „ qu'il ait vaincu jusqu'à sept fois les *Saxons*,  
 „ ses Ennemis les plus rebelles, les plus opi-  
 „ niâtres, & qu'il ait eu une si grande acti-  
 „ vité, que personne n'a été plus prompt que  
 „ lui à recueillir le fruit de ses Victoires. Quel  
 „ Cœur vaste ne devoit-il pas avoir, puisque  
 „ tant de passions, poussées jusqu'à l'excès,  
 „ pouvoient l'ocuper, sans qu'elles se détrui-  
 „ sissent? . . . Ce qui distingue donc *Char-*  
 „ *lemagne*, c'est d'avoir eu dans son Cœur  
 la

29 la passion des Femmes, des Sciences, de  
 29 la Gloire, & d'avoir fait régner entre ces  
 29 passions une bonne intelligence. Par dessus  
 29 tout cela, ajoute-t'il, on veut qu'il ait eu  
 29 encore un grand fond de Pieté & de Ré-  
 29 ligion.

Je ne sai comment on prétend acorder des  
 choses si discordantes. Je n'ajoute plus qu'un  
 mot, qui est l'Article où j'en voulois venir  
 c'est que si ces Galanteries sont réelles, elles  
 ont pû être une Cause suffisante de réproba-  
 tion. Ces quatre Maitresses étant une fois  
 bien prouvées, il me semble que le Tribu-  
 nal Romain n'aura plus besoin de recourir  
 aux quatre Livres Carolins, pour justifier son  
 refus de canoniser ou de béatifier ce Prince.  
 Je suis &c.

Geneve.

B. . . . .



## C R I T I Q U E ,

D'un Extrait des Sermons de Mr. REINBECK,  
 qui se trouve dans le Journal Helvétique du  
 Mois d'Août 1738. Page 99.

**N**OUS publames dans nôtre Journal du  
 Mois d'Août 1738. une Pièce avec ce  
 C { Titre

Titre : *Extrait de deux Sermons, que Mr. Jean Gustave Reinbeck, Conseiller du Grand Conseil, Prévôt & Inspecteur de l'Eglise de St. Pierre, a prononcé à Berlin, devant le Roi le 1. & le 2. Jour de Noël 1737.* Cet Extrait étoit précédé d'une Lettre, qui nous étoit adressée, & où l'on rendoit raison du Livre dont on donnoit le précis.

Ces Ecrits ont engagé un Anonyme à prendre la Plume, pour soutenir, contre l'Auteur de l'Extrait, les endroits des Sermons de Mr. Reinbeck, qui avoient été critiqués. Voici le titre de cette Réponse : *Extrait critique de deux Sermons de Mr. Reinbeck, avec des Notes d'un Aléthophile, servant de Réponse à l'Extrait critique ; précédées d'une Lettre aux Editeurs du Journal Helvetique & d'un Avant-propos, 1739.* Le lieu de l'Impression & le nom de l'Imprimeur ne sont point indiqués.

Cette Brochure qui est de 88. pages in 8°. est restée longtems dans les Bureaux des Postes, parce qu'elle n'avoit été affranchie que jusques à *Nuremberg*; & comme nous ne retirons pas les Paquets à nôtre Adresse, qui ne sont pas francs, sans un heureux hazard elle ne nous seroit pas parvenue; ainsi nous n'avons pu en parler plutôt : Elle renferme plusieurs Pièces.

I. Un Avis général, où l'on marque d'abord, qu'on n'a tiré qu'un petit nombre d'Exemplaires.

xemplaires de cette Réponse. Ensuite on nous dit, que c'est avec plaisir qu'on a vu, que nous aions placé l'Extrait des Sermons de Mr. Reinbeck, immédiatement après une Pièce du *Spectateur Suisse*, dans laquelle il caractérise les mauvais Critiques. Enfin on y prie le Lecteur qui voudra se mettre au fait de cette Dispute, de lire les deux Sermons de Mr. Reinbeck, & les Pièces qui leur sont annexées.

II. Une Lettre qu'un Aléophile nous fait l'honneur de nous adresser, datée de Berlin, du 18. Juillet 1739. Nous y voyons que nôtre Journal, où se trouve l'Extrait qui lui a déplû, n'est tombé entre ses mains qu'à la fin du Mois de Juin dernier. Il nous félicite encore fort au long, de ce que nous avons sù si bien assortir les Pièces du Journal du Mois d'Août 1738. en plaçant les Caractères des mauvais Critiques précisément avant l'Extrait des Sermons de Mr. Reinbeck. *Vous avez prouvé, nous dit-il, par un arrangement si judicieux, que tous ces Critiques de profession, si bien caractérisés par vôtre Spectateur, ne sont pas de simples Jeux d'Esprit; sur tout que le Caractère de Mr. Pinpan est peint d'après nature, & que c'est précisément celui du Savant inconnu, qui a entrepris de dépriser ces Sermons: Cet expédient de faire sentir tacitement à un Auteur présomptueux, qu'on n'est pas la dupe de sa Philantie Littéraire; cet expédient, Messieurs,*

*fait*

*fait tant d'honneur à votre Equité & à la justesse de votre discernement, qu'il y auroit de l'ingratitude à vous frustrer des Eloges qu'il mérite.*

*L'Aléthophile se déclare ensuite fort attaché à l'illustre Mr. Wolff, au célèbre Mr. Reinbeck, à l'Auteur Anonime des Pièces, qui précèdent les deux Sermons, mais sur tout à la Vérité. En conséquence, il s'est cru obligé de répondre à la Critique de l'Auteur de l'Extrait, qu'il nomme le Prototipe de Mr. Pinpan. Il finit sa Lettre en nous disant, qu'il se flate que ses Remarques serviront à répandre plus de jour sur la sagesse du Jugement tacite que nous avons porté de l'Extrait des deux Sermons. Mais malgré ce Compliment flateur, nous pouvons assurer ici le Savant Aléthophile, qu'il nous prête un but que nous n'avons jamais eu : C'est uniquement au hazard qu'est dû l'arrangement de ces Pièces ; & nous n'avons point prétendu, par là, porter de Jugement sur les Sermons, non plus que sur la Critique ; bien moins encore faire envisager l'Auteur de l'Extrait dont il s'agit, comme le Prototipe de Mr. Pinpan.*

III. Après cette Lettre on trouve un *Avant-propos*, où le *Critique des Sermons de Mr. Reinbeck* est taxé d'agir par jalousie & par vanité. *Le Savant Critique que je me suis proposé de commenter*, dit Aléthophile, *ayant trouvé à propos de dauber, de gaieté de cœur, les*  
deux

deux Sermons, que Mr. Reinbeck prononça à Noël 1737. & les deux Pièces qui les précèdent, & aiant bien voulu en faire un Extrait, accompagné de plus de traits piquans & satiriques, que d'observations solides, il mériteroit peut être qu'on lui repliquât sur le même ton; d'autant plus qu'il semble que ce soit tout ce qu'un Auteur peut mériter, lorsque par jalousie, ou par vanité, il décide d'un air imposant des choses qu'il n'a jamais pris la peine de bien approfondir.

L'Aléthophile ajoute, qu'on pourroit aisément renvoyer la balle au Savant dédaigneux, mais il ne veut pas imiter, dit-il, de mauvais exemples. Je ferai abstraction, ce sont les termes, tant que faire se pourra, de toute Satire & de toute riposte frivole. Il se plaint enfin de ce que le Critique s'est vanté, à la fin de la Lettre qu'il nous écrivit en nous envoieant son Extrait, de détruire par ses Remarques le prix des Discours de Mr. Reinbeck. Voici le Passage auquel Aléthophile en veut: J'ai crû, Messieurs, que des Sermons si vantés méritoient bien un Extrait, & qu'il pourroit occuper une place dans votre Journal. Si quelque chose peut diminuer le prix de l'Extrait que je vous envoie, ce n'est pas le manque de fidélité; mais peut-être quelques Remarques que j'ai pris la liberté d'y joindre, & dans lesquelles je ne suis pas toujours de l'avis du célèbre Prédicateur & de son Savant Panégyriste. Si c'est ma faute, vous en jugerez.

IV. Ces trois Pièces sont suivies de la Lettre du Critique des Sermons de Mr. *Reinbeck* & de l'Extrait de ces deux Discours; Pièces tirées du *Mercure* d'Août 1738. La Lettre & l'Extrait sont le Texte sur lequel *Aléthophile* fait ses Remarques, à mesure que la Matière les lui fournit, & elle sont placées au bas des Pages. Il y a XXXIII. Remarques, dont plusieurs sont fort longues. On sent bien que nous ne pouvons pas donner un précis exact de cet Ouvrage. Les Remarques, & c'est ce qu'il y a ici de nouveau, sont des Morceaux détachés. Il faudroit tout copier, si l'on vouloit rendre raison de tout. Nous nous bornerons donc à quelques Passages, pris au hazard, renvoyant le Lecteur curieux à l'inspection de toutes les Pièces de ce Procès Littéraire.

L'Auteur de l'Extrait aiant donné à Mr. *Reinbeck*, dans la Lettre dont il l'accompagnoit on nous l'envoiant, les Titres de *Savant Lubérien* & de *Bras droit de l'Illustre Mr. Wolff*, *Aléthophile* trouve à redire à ce dernier titre; & c'est la seule chose qu'il relève dans toute la Lettre. Il remarque donc que ces deux Savans d'*Allemagne* se connoissent à peine personnellement, & que Mr. *Reinbeck* n'a jamais parlé qu'une seule fois avec Mr. *Wolff*. par une suite d'une Commission dont il avoit été chargé en 1707. Cependant *Aléthophile* reconnoit que  
Mr.

Mr. Reinbeck est un Partisan déclaré de la Philosophie Wo'ffienne : Je sai, dit-il, que Mr. Reinbeck a adopté, dans la plupart de ses Ecrits, & dans plusieurs de ses Sermons, la Méthode de Mr. Wolff, & qu'il la trouve, comme toute la Doctrine de ce Philosophe, plus conforme aux vrais principes de la Religion, & de plus d'utilité dans la recherche des Vérités Chrétiennes, qu'aucune autre Philosophie : Mais si l'Auteur de cette Lettre croit, qu'il ne faille que ces raisons là, pour mériter d'être appelé le Bras droit de Mr. Wolff, il faudra qu'il donne le même titre à beaucoup d'autres Savans, qui sont à cet égard dans le même cas que Mr. Reinbeck.

Mr Reinbeck aiant dit : Que le Fils de Dieu ; en naissant de la Vierge Marie devint Homme &c. l'Auteur de l'Extrait avoit fait cette Remarque : La Divinité ne devint pas Homme, mais s'unit à la Nature Humaine. Sur cela Alétophile répond ; 1. Que Mr. Reinbeck s'exprime comme les meilleurs Théologiens des deux Religions ; 2 Qu'il semble qu'il y a une espèce d'identité entre devenir Homme & s'unir à la Nature humaine ; 3. Que Mr. Reinbeck s'est servi des termes de Fils de Dieu, & non pas de celui de Divinité : Il est certain, dit-il, que Mr. Reinbeck ne nomme pas, dans l'endroit critiqué, la Divinité, mais le Fils de Dieu, & qu'il me paroît très difficile de débroniller le véritable

*table Sens de la Remarque que l'Auteur de l'Extrait fait là-dessus.*

En parlant de la Nature du Mystère, Mr. Reinbeck avoit déclaré, qu'il est absolument nécessaire que nous comprenions sa possibilité, & que nous soions convaincus qu'il n'implique pas contradiction. Sur cela le Critique avoit conclu dans une Note, que le Mystère de l'ubiquité de la Nature Humaine de J. C. n'est pas un Mystère que nous puissions croire. Aléthophile répond; que Mr. Reinbeck n'ayant fait mention, nulle part, dans ces deux Sermons, ni ailleurs que je sache, de l'ubiquité de la Nature Humaine de J. C. cette instance critique me paroît un peu trop affectée. En attendant je suis fort trompé, ou Mr. Reinbeck, s'il avoit à s'expliquer là-dessus, rejetteroit, sans déroger aux véritables principes de sa Religion, la prétendue ubiquité, dès quelle seroit prise dans le sens que l'Auteur de l'Extrait y attache apparemment.

L'Auteur de l'Extrait aiant dit; que le Prédicateur paroissoit s'être un peu trop étendu sur l'Article où il montre qu'une Nature humaine peut naître d'une Vierge, sans aucun concours de la part des Créatures, puis qu'un tel effet n'est pas au dessus de la Puissance de Dieu; Aléthophile réplique: Il seroit à souhaiter que le Savant Critique nous eût expliqué le trop qu'il reproche en cet endroit à Mr. Reinbeck, qui selon moi ne s'est pas plus étendu sur

sur cet Article qu'il ne le faisoit, pour prouver qu'il ne contient rien de contradictoire. Ce que Mr. Reinbeck dit sur cette Matière se trouve dans les pages 17. & 18. de ses Sermons. Voici le commencement de ce Passage : *La Nature nous apprend qu'il est impossible qu'une Vierge puisse par aucune Vertu naturelle, & sans cohabitation actuelle, devenir enceinte & enfanter. La Religion ne combat nullement cette Vérité; elle l'admet comme constante; mais elle soutient que la grossesse de Marie fut opérée par une Vertu singulière & Divine, & c'est ce que la Lumière naturelle ne sauroit croire impossible &c.*

Mr. Reinbeck définit la Personne, un Etre qui subsiste par lui même, & qui est en même tems capable d'opérer, par sa propre Vertu, des Actions spontanées & raisonnables. Sur cela la Critique fait cette Interrogation. „ N'auroit-il pas mieux valu dire des *Actions libres* ? „ Cela auroit été d'autant plus à propos qu'on „ accuse les Partisans de l'Harmonie pré établie, „ de donner atteinte à la Liberté de l'Homme.

Alésthophile avoue, dans un autre endroit (\*), que Mr. Reinbeck n'est pas dans les sentimens de l'Harmonie pré établie, & qu'il a déclaré, dans un de ses Ecrits, les raisons qui l'empêchent de l'adopter; quoiqu'il ne la trouve pas sujette aux mauvaises conséquences que certains Ignares prétendent en pouvoir tirer. Au sujet de la distinction entre les *Actions spontanées & libres*,

D

il ajou-

(\*) Note 3.

il ajoute ; qu'il y a très peu de Gens qui aient une idée juste de ce qui constitue la liberté des Actions , & qu'il n'y a pas d'Action véritablement libre , à moins qu'elle ne soit , non seulement spontanée , mais aussi raisonnable , suivant l'Axïome , *Intellectus est radix libertatis*.

Suivant Mr. Reinbeck , la raison pour laquelle JESUS CHRIST ne voulut pas consentir à la Demande qui lui fut faite d'operer quelque Prodige dans le Ciel , est qu'on auroit pû lui objecter , que quelque *Vertu naturelle* en auroit pû faire autant. L'Auteur de l'Extrait n'a pas jugé cette raison solide : Une Eclipse , dit-il , dans le Soleil , dans le tems de la pleine Lune , n'auroit-elle pas été autant au dessus de tout soupçon , que la guérison d'un Lèpreux par le seul atouchement ?

Aléophile ne le croit pas , & voici ses raisons : Les plus Savans Astronomes , dit-il , n'ont jusqu'à nos jours qu'une idée très imparfaite des Causes du mouvement naturel des Corps célestes ; & il eut été par conséquent impossible de bien convaincre le Monde , qu'une Eclipse pareille n'eût pû exister , que par une raison surnaturelle ; d'autant plus qu'on observe souvent des Phénomènes au Soleil , qui sont regardés communément comme des Prodiges , quoiqu'ils se forment par des raisons purement naturelles. Tel fut , par exemple , le prétendu Prodige qu'on remarqua , il n'y a que 18. ans , ( ce fut en 1721. le premier du Mois  
de

de Juin, vers les cinq heures du soir) tant à Ulm, qu'en quelques endroits en France. On vit alors, pendant deux heures, le Soleil sans Rayons & clarté, quoique l'Air fut sans Nüages, & parût d'ailleurs tout serein. . . . Enfin il me semble, malgré nôtre habile Observateur, que Jesus-Christ ne pouvoit mieux faire que d'opérer des Prodiges, auxquels, ni les Savans, ni le Peuple, ne pouvoient disputer les qualités ni le prix des Miracles.

Mr. Reinbeck aiant observé dans la Conclusion de son premier Sermon; qu'il n'est ni démontré, ni aparent, que Dieu veuille, après la Résurrection des Morts, faire rentrer le Ciel & la Terre dans leur premier néant; l'Auteur de l'Extrait prétend qu'il ne faut pas balancer là dessus, & que le contraire est incontestable. - La Résurrection, dit-il, suppose un Monde matériel, & l'Ecriture est expresse là dessus, 2. Ep. de St. Pierre Ch. III. v. 13. & ailleurs.

Que répond à cela Aléthophile? Le Prédicateur, dit-il, a eu aprement ses raisons, pour ne pas s'en expliquer d'une manière plus décisive. Il connoit sans doute des Gens, d'ailleurs fort sensés; j'en connois moi même plusieurs qui soutiennent, malgré le Passage de l'Ep. de St. Pierre, allégué par Mr. le Critique, que le Monde sera anéanti, & qui en font, ou peut s'en faire un Article de Foi. J'en connois d'au-

tres à qui notre célèbre Critique n'osera, j'en suis sûr, disputer le prix de l'Erudition, & qui s'expliquent là dessus beaucoup plus douteusement que Mr. Reinbeck. Alphonse Turretin, par exemple, de quel sentiment est-il sur la fin du Monde? Lisés tout le Ch. XII de la Sect. 4. de son Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne, & vous verrez qu'après avoir rapporté en peu de mots ce que d'autres en ont pensé, il ne dit rien de ses propres sentimens, si ce n'est qu'il semble pancher pour l'opinion de ceux qui croient que le Monde périra par le Feu. Je suis persuadé, que c'est, pour ne trop choquer un sentiment si fort contesté, que Mr. Reinbeck a crû en devoir parler moins crûement que l'Auteur de ces Remarques, qui, plus hardi que Mrs. Reinbeck & Turretin, ne s'énonce guère que par des Arrêts définitifs.

L'Auteur de l'Avertissement, qui est à la tête des deux Sermons de Mr. Reinbeck, s'exprime ainsi & sur les Discours & sur le Prédicateur: L'estime & l'admiration que Mr. Reinbeck s'est acquises par son profond & solide savoir, sont si générales, qu'il n'est pas étonnant qu'on soit avide de lire tout ce qui paroît de sa part. Rien cependant ne semble avoir été reçu avec tant d'empressement, ni lui avoir voulu tant d'aplaudissement, que ces incomparables Sermons. . . Plus bas, il ajoute: Quelle reconnoissance, le Public Chrétien, ne doit-il pas à S. M. Prussienne

fienne d'avoir ordonné l'impression de ces Divins Discours ! L'Auteur de l'Extrait déclare qu'il ne doute point de la vaste Science & des rares Talens de Mr. Reinbeck ; mais je doute, ajoute-t'il, que Mr. Reinbeck lui même croie que ces deux Discours sont le plus grand effort de son Génie. Ailleurs le Critique s'exprime de la sorte : „ Si l'on s'étoit contenté de dire que „ ces Discours sont méthodiques, passable- „ ment clairs & en gros solides, il n'y au- „ roit rien que de vrai dans cette Aproba- „ tion : Mais quand on les traite d'incompa- „ rables & de divins, on ne peut s'empêcher „ de se récrier contre l'excès de ce Langage „ hiperbolique.

Joignons ici sans diférer les Réflexions d'Aléthophile, & laissons le parler lui même : J'ignore, dit-il, si Mr. Reinbeck croit ces deux Discours le plus grand effort de son Génie ; mais ce que je sai à n'en pouvoir douter, c'est qu'on ne se souvient pas en ce Pais ci que jamais Prédicateur Allemand & Luthérien y ait fait de pareils Sermons sur le Mystère de l'Incarnation. Dans une Remarque antécédente (\*), Aléthophile avoue que le Critique a raison, dans un sens, de dire que Mr. Reinbeck n'est pas le premier qui se soit servi de cette Méthode. Je sai, dit Aléthophile, qu'il y a eu de grands Prédicateurs en Angleterre, & peut-être quelques uns en France & en Hollande, qui l'ont suivie. Je sai

aussi que le Savant Mr. Sack, Ministre Réformé à Magdebourg, en fait un très heureux usage. Je sai surtout que le célèbre Mr. WERENFELS, la suit avec beaucoup de succès, dans les excellens Sermons dont j'ai vu un Recueil Mais j'ose soutenir, après l'Auteur de la Dédicace & de l'Avertissement qui sont à la tête des deux Sermons de Noël, qu'il n'y a pas de Prédicateur Luthérien en Allemagne, avant Mr. Reinbeck, qui ait employé cette Méthode dans ses Sermons. Je veux croire d'ailleurs, puisque le Savant Critique nous en assure, qu'on pourroit citer cent & cent Sermons formés sur ce plan. Mais en citant-il un milier, je suis sûr qu'il n'y en aura point parmi, qui aient été prononcés en Allemagne & par un Luthérien, (car c'est dequoi il s'agit principalement) & je doute que parmi un grand nombre de Sermons, il y en ait un seul qui soit de sa composition. Sa manière de penser en fait foi.

L'Auteur de l'Extrait remarque, que l'Auteur de l'Épître à Mr. Lange, „ n'a pas eu „ pour but de s'atirer l'amitié du Théologien „ de Halle, par des louanges flatueuses; mais „ plutôt de venger, par un bon nombre de „ traits ironiques & fort piquans, les mauvais quarts d'heure que Mr. Lange a fait „ passer à Mr. Wolff & à ses Amis. Il s'agit des Grieffs que Mr. Lange avoit proposé contre la Philosophie de Mr. Wolff. *Aléxobophile* en parle dans sa première Note: Je sai,

*sai*, dit-il de quelle manière *Mr. Reinbeck* s'est expliqué (sur la Philosophie de *Mr. Wolff*) tant de bouche que par écrit, lors qu'en 1736. le Roi de Prusse avoit établi une Commission, pour juger des Grievs de *Mr. Lange* contre la Philosophie de *Mr. Woff*. C'est aparemment de ces Contestations que l'Auteur de l'Extrait veut parler.

Mais que dit *Aléthophile*, pour relever ce qui est observé par le Critique dans l'Épître à *Mr. Lange*? 1°. Que l'Auteur de cette Lettre a eu pour but, non de flater le Docteur de *Halle*, mais de lui exposer des Vérités avérées, sans lui dire rien d'offensant? 2°. Qu'il est fâcheux que le Critique ait oublié de marquer le tems où ce Docteur a taillé tant de besogne au Philosophe de *Marbourg* & à ses Partisans. Ni lui, ajoute *Aléthophile*, ni eux, ne se souviennent pas, qu'il les ait jamais fort embarrassé par ses Argumens. Aussi voudroient-ils, j'en répons, Corps pour Corps, n'avoir jamais à combattre d'autres Champions que lui & (telle est leur témérité) l'Auteur du présent Extrait.

Sans avoir touché à de longues Notes, dans lesquelles on relève ce que l'Auteur de l'Extrait improuve dans la Démonstration de *Mr. Reinbeck* & dans la prétention que la Méthode de *Mr. Wolff* l'emporte sur toutes les autres, nous croions d'en avoir assez dit pour un Extrait tel qu'il convient à ce Journal.



## L E T T R E

A MRS. LES JOURNALISTES DE NEUFCHATEL,  
*pour servir de Réponse aux différentes Pièces de*  
*Mr. G. W. contre Mr. le Marquis d'ARGENS.*

MESSIEURS.

**M**R. G. W. s'étant servi de votre Journal pour écrire à Mr. le Marquis d'Argens, j'ai lieu de me flater, que vous voudrés bien donner place dans le même Ouvrage à la Réponse que je me donne l'honneur de lui faire aujourd'hui. Comme il n'a pas jugé à propos de se faire connoître, c'est la seule voie par laquelle je puisse lui communiquer les Réflexions que sa Lettre a occasionnées.

Son zèle est assurément louable : Il n'y a point de bon Patriote, qui ne doive se faire un devoir de défendre sa Patrie contre les attaques de ses Ennemis. C'est là un principe qui, je crois, se trouve dans toutes les Ames bien nées. Mr. le Marquis d'Argens s'étoit exprimé, en parlant des *Suisses*, d'une manière qui avoit blessé la délicatesse de plusieurs Parti-

Particuliers de cette Nation : L'Ouvrage, dans lequel il l'avoit fait, étoit entre les mains de tout le Monde, chacun le lisoit avec empressement ; il étoit à craindre que les Lecteurs ne se formassent des idées, qui auroient pû nuire à un Peuple aussi estimable : Il n'est donc point surprenant de voir un Suisse prendre en main la défense de sa Patrie : Tout cela est dans l'ordre.

Quel est donc le sujet du Démêlé entre Mr. le Marquis d'Argens & l'Anonime ? Le voici. Le premier a prétendu que la Lettre, dans laquelle l'Anonime s'étoit déclaré le *Dom Quichotte* de la Nation Helvétique, avoit été insérée furtivement dans la *Bibliothèque Germanique* ; que les Auteurs de ce Journal la désavouoient ; qu'ils avoient été mortifiés & surpris de l'y voir ; & qu'il étoit charmé que cette Rapsodie eut été publiée, puisqu'elle lui avoit attiré une Lettre des plus obligeantes de la part de l'Illustre Mr. DE BEAUSOBRE. Il a prouvé les premières de ces prétentions, en produisant la Lettre de ce Savant, qui contient un désaveu formel d'avoir aucune part à cette Pièce ; & il a suffisamment fait connoître la satisfaction qu'il éprouvoit de ce que cette Lettre avoit vû le jour, par la manière dont il s'est exprimé dans sa Préface de la dernière Edition des *Lettres Juives*.

De quoi se plaint donc l'Anonime ? Il désa-

D. 5

prouve

prouve le mépris que Mr. le Marquis d'Argens a fait de sa Lettre. & ne sauroit digérer les Epithètes injurieuses dont il s'imagine qu'on l'a chargé. Il y a deux Voies de justification pour l'Auteur des *Lettres Juives*. La première est de soutenir qu'il a eu raison de s'exprimer comme l'Anonime prétend qu'il a fait; & la seconde de faire voir qu'on prête trop à ses expressions, & que Mr. G. W. s'applique des choses qui n'ont point été dites pour lui. Je vais faire usage de l'une & de l'autre, pour faire l'Apologie d'une Personne qui mérite l'estime des honnêtes Gens, autant par les Talens de son Esprit, que par les beaux sentimens de son Cœur.

Dans une Lettre que le *Voyageur Juif* écrit de *Lausanne* à son Ami, on lui fait dire; que cette Ville est la Capitale du Pais de Vaud, dans le Canton de Berne. Cela n'est pas pardonnable, dit le Censeur; parce que c'est faire aller de pair un Bailliage avec la Ville de Berne, en qui réside la Souveraineté du Canton. Mais qui lui a appris que Mr. le Marquis d'Argens ait voulu dire que la Ville de *Lausanne* eut la Souveraineté du Pais de Vaud, comme *Berne* l'a sur le Pais Allemand? Qui lui a appris qu'une Ville Capitale fut toujours une Ville souveraine? N'arrive-t'il pas tous les jours aux meilleurs Ecrivains de donner ce nom à la principale Ville d'un Pais ou d'une Province,

quoi.

quoiqu'elle n'ait aucune Jurisdiction sur celle des environs? Le moindre petit Traité de Géographie peut apprendre cela. Tout ce que l'Auteur de cette Lettre a donc prétendu dire se réduit à ceci ; que *Lausanne* est la principale Ville du Pais de Vaud. N'a-t'il pas eu raison de s'exprimer ainsi? J'en appelle à tous ceux qui ont quelques connoissances de cette partie de la *Suisse*.

En relevant une prétenduë faute, Mr. G. W. en fait une réelle: *Messieurs de Berne*, dit-il, ne seroient pas médiocrement étonnés, s'ils aprenoient qu'il les fait aller de pair avec un de leurs Bailliages? Il y a, il est vrai, un Baillif à *Lausanne*; mais il ne s'agit point de là que la Ville de *Lausanne* soit un Bailliage. Sa Jurisdiction du Baillif & celle de la Ville sont absolument indépendantes. Celle-ci exerce une espèce de Souveraineté chés elle & sur les Villages de son Ressort, sans que le Baillif ait aucun Droit de se mêler de ses affaires. Elle ne prétend point relever de lui. Ce n'est donc pas un Bailliage.

En tournant les expressions de *Jacob Brito* à sa Fantaisie, l'Anonime vient à bout de lui faire dire; que tous les endroits de la *Suisse* sont d'une égale fertilité & produisent les mêmes choses. J'avoüe que ce seroit une faute; mais Mr. d'*Argens* l'a-t'il faite? Il y a lieu d'en douter si l'on fait attention qu'il n'a point

point ignoré que la *Suisse* étoit remplie de Montagnes; & que les productions du Terroir devoient varier, à proportion que le Terrain est plus ou moins élevé. En éfet, il faudroit connoître bien peu la *Suisse*, pour dire qu'il y a des Vignes dans tous les différens Quartiers de ce Pais; que le sommet des *Alpes* n'en est pas même dégarni. Or je pense que Personne ne sera assés dépourvû de bon sens, pour acuser Mr. le Marquis d'*Argens*, d'être assés ignorant en Géographie, pour ne pas savoir que la *Suisse* est un Pais rempli de Montagnes.

C'est un *fait*, dira l'Anonime, tous vos Raisonnemens, tirés du *Droit*, ne peuvent point l'invalider. Il est vrai, c'est un *fait* qui se voit dans la *Lettre*; mais il ne se trouve point dans celle du Juif. Cet ingénieux Ecrivain ne dit point que toute la *Suisse* soit un Terroir propre à produire du Vin; il n'en a jamais eu la pensée. Il parle du Pais de Vaud, & il nous apprend que l'on y vit plus à la *Françoise* que dans les autres parties de la *Suisse*; mais que cependant les Habitans ont en général les manières & les Modes de leurs Confrères. Cela ne doit pas paroître surprenant; puisqu'ils ne cherchent pas à se distinguer des autres. En fait de Modes, ce Pais ne produit que ce que produisent les autres Cantons. Une preuve que c'est là le vrai sens de

l'Au

L'Auteur; c'est qu'immédiatement-après il vient à parler des productions de la Terre & des Eaux, qui le distinguent des autres Quartiers de la Suisse. Ne seroit ce pas une manifeste contradiction, de dire dans une ligne que le Terrain de la Suisse produit par tout les mêmes fruits; & de dire dans la suivante que le Pais de Vaud produit en particulier du Vin assés bon, & que ses Lacs fournissent de bons Poissons? Je conclu donc que l'Anonime a eu tort de relever cet endroit, & que le ton railleur qu'il prend n'est point à sa place. Mais continuons.

*Les Eloges que vôtre Correspondant donne aux Suisses sont assés justes, & ne s'accordent pas mal avec ce qu'en dit Jules-Cesar dans ses Commentaires. Il seroit seulement à souhaiter que les temps eussent moins changés. C'est insinuer assés clairement que les Suisses modernes ne méritent pas les Eloges que leur a donné Mr. le Marquis d'Argens; qu'ils ont tellement dégénérés, qu'ils ne ressemblent plus à leurs Ancêtres; & que ces exemples de Frugalité, d'endurcissement au travail, ne se trouvent plus que chés les Montagnards & les Habitans de la Campagne. Mr. G. W. oublie ici son Rolle; il ne pense pas qu'il doit soutenir l'honneur de la Nation Helvétique, pour prévenir les mauvaises impressions que la Relation de Mr. d'Argens en a voit données. Il fait beaucoup plus de mal que celui qu'il redresse. Le premier faisoit l'honneur*

neur aux Suisses de croire qu'ils conservoient encore ces Antiques Vertus; Héritages précieux de leurs Ancêtres; mais le dernier les en prive cruellement. Ce n'est point ce qu'on avoit lieu d'attendre d'un Homme qui prend une Nation entière sous sa Protection. Il ne sauroit prétendre que ses vûes ont moins été de défendre les *Suisses* que la Vérité, qui paroït peu respectée dans ce Tableau. Car il est incontestable que ce que Mr. d'*Argens* dit des Mœurs des *Suisses* est vrai à la Lettre. On en conviendra, si l'on fait attention qu'il ne s'est point proposé de donner une Relation détaillée de la *Suisse*. Son Juif passe à *Lausanne*; cela lui donne occasion de dire un mot de la Nation Helvétique: Il dit en général qu'elle est frugale, capable de supporter les incommodités les plus grandes, & ennemie du Luxe. Cela ne veut pas dire, qu'il n'y ait quelques Particuliers & quelques Villes qui s'écartent d'un genre de vie aussi sage. Il suffit, pour l'autoriser à s'exprimer comme il a fait, que la plus grande partie de la Nation conserve encore les Mœurs de leurs Ancêtres. Or c'est ce qui est vrai à la Lettre; car je suis persuadé qu'il n'y a pas la cinquantième partie de ce Peuple, qui se soit laissée corrompre par le Luxe & la Moleste. Les *Commentaires de César* paroissent donc ici sur la scène fort mal à propos.

Je

Je viens à une acufation grave. Les Suiffes font *Trognés au fouverain deg.é*, dit le fpiritüel Auteur des Lettres Juives; & l'on ne peut efpérer de briller parmi eux que par la quantité de Vin qu'on fait avaler. L'Anonyme défaprouve ces expreffions, elles le choquent beaucoup. Cependant il avoüe *qu'il fe feroit fifler de toute la Terre, s'il entreprenois de difculper les Suiffes du reproche d'aimer le Vin.* Quoi ! Un bon Suiffe craindroit de devenir la rifée du Public, s'il prenoit la défenfe de fa Nation fur cet Article, & il oſe blâmer un *François* de ne l'avoir pas fait. Auroit-il donc voulu que Mr. d'Argens eut facrifié fa réputation pour un Peuple avec lequel il ne foutient aucune Rélation particulière, tandis que lui qui eſt obligé en qualité de bon Patriote de le défendre ne veut point faire le facrifice de la ſienne pour cela ? J'avoüe que je ne me ferois pas attendu à un pareil raifonnement, & que je n'aurois jamais crû qu'on fut affés injuſte, pour exiger qu'un *Etranger* fit pour la *Suiſſe* ce qu'un Particulier de la Nation refuſe de faire. Il eſt facheux, pour le Corps Helvétique, qu'une Pièce faite pour le défendre, fortifie autant les ſouppçons qu'on a conçu depuis long tems contre leur pénétration. Il eſt donc évident, & l'Anonyme ne le nie pas, qu'a moins de ſe faire fifler, Mr. le Marquis d'Argens ne pouvoit pas dire que

re que les *Suiffes* ne fussent Yvrognés.

Mais il a dit qu'ils étoient Yvrognés au souverain degré. Cette expression est trop forte dit-on, & ce qu'il avance n'est pas vrai dans tout son contenu ; parce qu'il y a des Peuples à qui ce superlatif odieux n'est guères moins applicable qu'aux *Suiffes* ; parce que chez eux un Yvrogne est méprisé parmi les honnêtes gens, & qu'on le censure en public, sur tout dans les endroits où l'on professe la Religion Protestante. Admirable défense ! Il y a de Peuples qui ne sont guères moins Yvrognés que les *Suiffes* ; Donc les *Suiffes* ne sont pas Yvrognés au souverain degré. J'en appelle à toute personne qui a la moindre teinture de justesse de Raisonnement ; la conséquence leur paroît elle bien tirée ? Les *Suiffes* ne peuvent ils pas être Yvrognés au souverain degré, quoi qu'il y ait des Peuples qui le soient autant qu'eux ? Deux Nations ne peuvent elles pas être vicieuses ou vertueuses au même degré ? Et si ce degré est le plus haut, ne peut on pas dire, en parlant de l'une, quelle possède ce Vice ou cette Vertu au plus haut degré, sans prétendre exclure les autres du droit de posséder ou l'un ou l'autre. D'ailleurs, de l'aveu même du Censeur, les autres Peuples, qu'on pourroit faire aller de pair avec les *Suiffes*, ne pouffent pas l'amour du Vin aussi loin qu'eux.

*Ce superlatif odieux*, dit-il, *n'est gueres plus applicable aux Suisses qu'à beaucoup d'autres Peuples.*

Le second Argument n'est pas plus solide que le premier. En effet, ce défaut peut être évité par les Honnêtes Gens ; il peut être censuré publiquement dans les Cantons Protestans ; & il peut être vrai en même tems que les Suisses sont Yvrognes au souverain degré. Pour le prouver, je rapelle une raison que j'ai déjà employée. Quand on trace le caractère général d'un Peuple ; c'est celui du gros de la Nation qu'on donne, & non celui de quelques Particuliers. Si l'Yvrognerie est condamnée en Suisse par les honnêtes Gens des Cantons Protestans ; cela ne fait qu'une petite partie de la Suisse ; dont Mr. le Marquis d'Argens faisoit pour le coup abstraction, pour ne parler que du gros de ce Peuple, que le Critique lui abandonne. Les voilà donc d'accord sur ce point.

Ces termes, *Chapelle & St. Eurement* n'eussent été en Suisse que deux misérables faquins, indignes des bonnes Compagnies, ont encore eu le malheur de déplaire au Censeur. J'avoue que je n'en vois pas la raison ; car enfin, de quel côté qu'on veuille se donner la peine d'envisager le Caractère de ces deux Hommes, on trouvera qu'il ne devoit pas trop convenir avec celui de la plus grande partie des Suisses.

Si on les prend pour des Personnes, à qui il n'arrivoit jamais de faire d'excès dans le Vin, les *Suiffes*, même les plus honnêtes Gens, n'auroient pas fort agréé cette retenue, puisqu'ils ne regardent pas comme un mal de s'y livrer un peu, pourvû qu'on n'en fasse pas une habitude. Si on les prend pour d'agréables débauchés, qui rafinoient trop sur les plaisirs, en particulier sur la qualité des Vins; cette délicatesse auroit encore déplû aux meilleures Compagnies, où l'on se contente du Vin du Pais. En un mot, je ne voudrois pas que Mr. G. W. se fut fâché de ce qu'on a dit que les *Suiffes* n'auroient pas goûté le Caractère de *Chapelle & de St. Evremont*.

La dernière chose qui fait l'objet de la Critique de l'Anonime regarde le Caractère des *Suiffes* par rapport à l'Esprit & aux Sciences. *On peut dire des Suiffes*, dit l'Auteur des *Lettres Juives*, *qu'ils ont beaucoup de bon sens; mais, pour l'Esprit, il est tombé en partage à leurs voisins.* Cette décision, j'en suis sûr, contentera la quatre-vingt & dix neuvième partie de la Nation; il n'y aura qu'un petit nombre de Personnes, qui, plus amoureuses du brillant que du solide, trouveront que Mr. d'*Argens* leur fait une injure atroce. Ils sont semblables aux Enfans, qui pleurent lorsqu'on leur ôte quelque Jouet qu'ils estiment beaucoup. On a beau leur donner en échange une chose  
d'un

d'un prix infiniment supérieur, cela ne tarit point leurs larmes; ils veulent absolument leur Joüet. La Bizarrerie est encore ici plus grande; elles ne possèdent ce Joüet qu'en imagination, on leur fait ouvrir les yeux, & on leur fait remarquer que c'est une illusion, que ce Joüet n'a aucune réalité; mais qu'au fond cela ne doit leur faire aucune peine, puisqu'elles possèdent réellement quelque chose d'infiniment plus précieux. Disons la chose comme elle est, Mr. d'*Argens* a eu tort de troubler le repos de ces Visionnaires. Ils étoient contents, parce qu'ils s'imaginoient d'être riches en Esprit; il leur dit qu'il n'en croit rien; cela n'est pas dans l'ordre; il devoit un peu mieux ménager leur foiblesse.

Mais n'y a-t'il pourtant aucune Personne d'Esprit en Suisse? Je suis persuadé que Mr. d'*Argens* n'est pas dans cette idée; mais il ne croit pas qu'il y ait autant de Personnes qui se piquent de briller de ce côté là, qu'il y en a en *France*, toute proportion gardée. C'est là tout ce qu'il a prétendu: Eh! n'a-t'il pas raison? Qu'on ramasse toutes les Pièces dans ce genre qui ont paru en *Suisse*, & qu'on compare cette Collection avec ce qui paroît tous les jours en *France*, & l'on s'en assurera. L'on auroit tort de s'imaginer, comme fait l'Anonyme, que Mr. d'*Argens* en prend occasion de relever sa Nation aux dépens de celle des *Suisses*.

Il a trop de goût & de bon sens pour cela. Il se connoit en Ouvrage d'Esprit ; mais il se connoit aussi en Ouvrages de Bon sens ; & il fait donner à chacun d'eux leur prix. S'il a dit que la *Suisse* n'avoit pas produit beaucoup d'Auteurs dans le premier genre , il n'a pas eu l'intention de nier qu'elle n'ait été assez fertile en grands Hommes, pour ce qui regarde les Sciences. Il auroit pû en dresser un Catalogue beaucoup plus complet que son Censeur, si cela étoit entré dans son Plan. Il n'est pas assez neuf, en fait de Littérature, pour ignorer cela. Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'en convaincre le Public.

Les Griens de Mr. G. W., tels qu'il les a exposés dans la *Eibliothèque Germanique*, étant si peu fondés, l'on ne sauroit que désapprouver toutes les railleries qu'il fait à ce sujet sur Mr. le Marquis d'*Argens*. La manière dont il s'exprime est tout à fait désobligeante, & ne pouvoit qu'offenser un honnête Homme, qui se sent innocent de toutes les vûes qu'on lui prête avec tant de libéralité. Quelque modération qu'on ait, l'on est Homme, & l'on se sent tenté de répondre vivement à ceux qui nous ataqent sans sujet. C'est en suivant ces premiers mouvemens qu'il répondit avec vivacité à tout ce qui avoit été avancé contre lui dans cette Lettre. Tout cela n'est fort pardonnable ; & l'on ne sauroit blâmer

mer une personne qui se défend quand on l'ataque.

Voilà la première Voie de justification que j'ai crû devoir mettre en usage, pour faire paroître toute l'innocence de la Réponse que Mr. le Marquis d'Argens a inserée dans sa Préface de la dernière Edition des *Lettres Juives*, contre l'Auteur de la Lettre qui a paru dans la *Bibliothèque Germanique*. Elle la met dans tout son jour, & je me flate que toute Personne, qui aura lû avec attention ce que je viens de dire, trouvera qu'il a été en droit de parler à son Adversaire dans les termes qu'il prétend qu'il a fait. Mais je vais plus loin, je veux prouver qu'il a eu assez de modération pour ne pas user de son Droit, & qu'il n'a répondu qu'avec Politesse, à cet Ecrivain qui le ménageoit si peu. Pour mettre cette preuve en évidence, je dois exposer, d'un côté, ce qui se lit dans la Lettre Anonyme, & de l'autre la défense de Mr. d'Argens. Je ferai cette exposition avec toute l'impartialité possible; après quoi je laisserai au Lecteur à décider quel de ces deux Messieurs est le plus coupable?

*Lorsqu'on veut se mêler de décrire un Pais, dit Mr. G. W. & de parler de tout un Peuple, on ne sauroit, ce me semble, y apporter trop de précision, trop d'examen, & trop d'impartialité: Sages précautions que je ne trouve nullement dans*

*la Lettre que vous venez de nous lire.* Autant ces Maximes sont sages , autant il est injurieux à une personne d'être acufée de les avoir négligé. C'est lui dire en termes couverts qu'il a agi en Etourdi , fans s'informer si ce qu'il disoit étoit vrai ou non ; c'est l'acuser d'avoir violé les Loix de la Justice & de l'Équité en parlant des *Suiſſes* , & d'avoir relevé les *François* à leurs dépens. N'est ce pas ataquér un honnête Homme , par des endroit. sensibles, & ne vaudroit il pas autant lui avoir dit qu'il est une Cervelle légère , qui se fait un jeu de ravaler une Nation , pour rehausser le mérite d'une autre , en avançant impudemment des choses fausses ? Il faut avoir un fond de patience bien grand , pour souffrir de pareilles invectives sans rien dire.

*La Méthode de voïager dans Moréri* , continue-t'il , est à tout prendre moins mauvaise que celle de donner des Descriptions vagues , fondées sur des Oui-dire , ou sur des Mémoires que l'on tronque & qu'on ajuste à sa manière. Et afin qu'on ne croie pas que ces expressions vagues désignent une autre personne que l'Auteur des Lettres Juives ; on fait un renvoi à une Note , où l'on trouve ; que l'on n'auroit point fait cette Remarque , s'il AVOIT S'AGIT d'un tout autre Ouvrage que celui de Mr. d'Argens. Mais il ne doit point y avoir de petites fautes pour un Ecrivain , qui se mêle de parler de tout ,  
d'un

*d'un ton d'Oracle.* Je ne prétens point relever ce qu'il y a de faux dans cette Réflexion. Je remarque seulement qu'elle est très ofenseante pour la personne qu'on a en vûe. On l'accuse de mauvaise foi dans l'usage qu'il fait des Mémoires qu'on lui fournit. Cela est sensible pour un Homme de probité; qui n'a pas accoutumé à s'entendre dire de pareilles duretés impunément. On le représente comme un Homme d'un Orgueil & d'un Faîte insupportable, qui veut faire aller de pair ses décisions avec des Oracles. Apellera-t'on cela des douceurs ?

Que dirai-je de l'accusation qu'il lui fait de manquer de *Politesse*, de *vouloir du mal aux Suisses*; d'avoir eu l'Ame assés basse pour voir d'un *Oeil jaloux* les applaudissemens qu'avoient mérité les Lettres de *Mr. de Mural* ? Que doit-il avoir pensé en voiant qu'on le taxoit de s'encenser lui même; quoique son Ouvrage se bornât à nous *apprendre que les François sont inconstans, les Milanois assassins, & les Italiens en général jaloux & superstitieux; que Théodore est un Phantome de Roi; que les Jésuites sont des Ambitieux & des Hypocrites, les Convulsionnaires des Extravagans, & ainsi du reste?* Assûrément il n'a pas pû lire tout cela de Sang froid, & il a dû être irrité contre un Homme qui l'injurioit aussi crûellement, & qui cherchoit à déchirer un Ouvrage que le Public avoit honoré de son aprobation.

Ne connoissant point son Critique, il n'a pu juger de son Caractère que par la Nature de l'Écrit qu'il avoit lâché contre lui. Après ce que nous en avons dit jusques ici, vous jugerés aisément, *Messieurs*, qu'il ne pouvoit pas en concevoir une fort haute idée. Je crois avoir démontré que sa Critique est peu juste, & qu'il a injurié sans beaucoup de ménagement l'Auteur qu'il censure. En faut-il d'avantage pour autoriser Mr. d'*Argens* à nommer cette Pièce une *Rapsodie*? L'Épithète de *Plat* n'est point inutile: Elle caractérise assez bien la Lettre, qui, quoique longue, ne contient que fort peu de chose.

Cette Lettre a paru dans un Journal, auquel l'Auteur Anonyme ne travaille assurément pas. Doit-on trouver mauvais qu'il l'ait appelé *Auteur Subalterne*? Son but aiant été de décrier les Ouvrages de l'ingénieux Auteur, dont je prens la défense, (sans y avoir cependant réussi.) pouvoit-il mieux faire connoître cet *Auteur Subalterne* qu'en le designant par celui qui a prétendu décrier ses Ouvrages?

Voilà tout ce que Mr. d'*Argens* a répondu à cette Lettre. Jugés maintenant, *Messieurs*, quel des deux est le plus coupable? On attaque cruellement un Homme, & il se défend sans sortir des bornes que la modération prescrit à toute personne qui se pique d'écrire poliment. Condamnerés vous l'Ataqué, qui,  
pour

pour toute défense, dit qu'il *fait un gré infini à l'Auteur Subalterne, qui a prétendu décrier ses Ouvrages dans une plate Rapsodie, insérée dans la Bibliothèque Germanique; parce qu'elle lui a valu l'honneur inestimable de recevoir une Lettre de Mr. de Beausobre? Ce Savant, dont le jugement sera toujours préférable à celui de l'Anonime, lui rend un témoignage bien différent de celui de ce dernier. C'est à quoi il s'en tient; & après avoir remporté le suffrage d'un si grand Homme, il se croit en Droit de mépriser tous les Grimauds du Parvassé, & il se croiroit indigne de l'honneur qu'il a reçu, s'il faisoit la moindre attention à des personniages aussi fots que ridicules, dont il ne doit se vanger que par un parfait mépris. Renvoies vous absous, celui qui a été l'Agresseur; celui qui l'a aculé d'Etourdi, & d'Homme partial, d'avoir violé les Règles de la Justice & de la Bonne Foi; d'être vain; jaloux de la gloire d'autrui; de vouloir du mal à une Nation qui ne lui en a point fait; & d'écrire des Ouvrages où il n'y a rien à apprendre? Je vous crois Jugestrop éclairés, pour hésiter à prononcer sur un cas où la Justice est aussi évidemment du côté de la personne que je défens.*

Il n'y a que Mr. G. W. qui se croira en droit d'appeller de cette Sentence, j'en juge par la Lettre qu'il a insérée dans vôtre Jour-

nal, & qui a occasionné celle ci. Il n'est point d'humeur d'imiter la modération de son Adversaire. Il le prend sur un ton si haut, que les Personnes qui n'auroient vû que sa Lettre s'imagineroient qu'il a raison de s'exprimer comme il fait. Quoi! diroient elles, Mr. d'Argens l'a traité de *Grimaud du Parnasse*, d'avoir écrit contre lui une plate *Rapsodie*, digne de *Pradon* & de *Bonnecorse*; & d'être aussi *Sot que Ridicule*, & il ne lui sera pas permis de répondre injure pour injure? De quel droit l'Auteur des *Lettres Juives* voudroit-il se servir, pour autoriser son chimérique privilège de dire des investives impunément?

J'avoue que le Raisonnement de ces Personnes a quelque chose d'éblouissant; mais rien de plus. Car enfin, où a-t'il trouvé que Mr. d'Argens lui ait donné tous ces glorieux titres? L'endroit où il les a inféré ne le regarde point: Pour s'en assurer il n'y a qu'à le lire, Il parle si généralement que Mr. G. W. n'auroit pas dû se mettre dans l'esprit que cela le regardât. Il ne se vange des *Grimauds* aussi *Sots que Ridicules*, dont il parle, qu'en ne faisant aucune attention à leurs *Ecrits*. Mais l'Anonyme peut il dire qu'il n'a fait aucune attention au sien? N'y a-t'il pas répondu en produisant la Lettre de Mr. de *Beaufobre*? Est ce là garder le silence? Est ce ne faire aucune attention à son Ouvrage? Est ce, en un mot, le comprendre

prendre dans la Classe des Grimauds? Encore une fois, *Messieurs*, jugés si, sur un fondement aussi léger, Mr. G. W. a été en droit d'écrire contre Mr. d'*Argens*, dans les termes qu'il a fait? Si jamais il prend envie à l'Auteur des *Lettres Juives* de répondre à cette nouvelle Pièce; il trouvera bien des raisons dans l'Ouvrage de son Antagoniste, pour justifier les titres qu'il s'imagine qu'on lui a donné. En éfet, qu'est-ce qu'un *Grimaud du Parnasse*? On conviendra que c'est un mauvais Poëte, qui s'avise de rimailier. He! qui mérite mieux ce titre qu'un Homme qui écrit en Vers sans entendre seulement les Elemens de la Poësie? *Pradon* & *Bonvecorse*, ont passé pour de mauvais Poetes; mais ils auroient été bien fâchés, j'en suis sûr, qu'on leur eut attribué d'aussi chétives Pièces que celle dont il s'agit. En faut-il d'avantage pour répandre du *Ridicule* sur une Personne? Il ne me reste qu'à examiner, si le mot de *Sot* lui convient. Mais dispensés moi, *Messieurs*, de cette discussion. Elle n'est point de mon Caractère. Je n'aime-rois pas à convaincre Mr. G. W. d'avoir mé-rité cette Epithete. Je le laisse tel qu'il est, & ne veux point gêner les suffrages sur l'idée qu'on doit se former de lui, à la lecture de sa Lettre.

J'ai été beaucoup plus long que je ne pen-  
sois; je vous en demande pardon, *Messieurs*;  
j'espère

j'espère que vous me l'accorderes aisément en faveur de la Cause dont j'ai pris la défense. Un honnête Homme est toujours charmé de voir mettre l'innocence des Acusés dans tout son jour. Je vous prie cependant de donner encore un moment d'attention, à une ou deux Réflexions que je crois devoir ajouter, pour achever cette Apologie.

Quoique j'aie fait voir que Mr. le Marquis d'Argens n'a rien avancé, en parlant des *Susjes*, qu'on ne puisse justifier selon le Règles de la plus saine Critique ; cependant il n'eut pas plutôt appris que sa Lettre avoit déplû à plusieurs Particuliers de cette Nation, qu'il leur donna toute la Satisfaction qu'on peut attendre d'un galant Homme. Il s'expliqua sur leur sujet, dans sa nouvelle Edition des *Lettres Juives*, d'une manière qui fait évidemment connoître, qu'il n'a eu aucune intention de leur faire de la peine. Non content de cela ; toutes les fois qu'il a eu occasion de parler de ce Peuple, il l'a toujours fait dans des termes, qui font connoître qu'il est plein d'estime & de respect pour leurs Vertus. Qu'on ne croie point qu'il chante la Palinodie, on se tromperoit assurément. Il a toujours pensé sur la *Nation Helvétique*, comme il pense aujourd'hui. Toute la différence qu'il y a entre ses anciens sentimens & les modernes : C'est que les premiers étoient le fruit de ses Lectures ; au lieu que les derniers sont celui de l'habi-

L'habitude qu'il a eüe avec plusieurs Particuliers de cette Nation. Le Caractère de Probité, de Sagesse, & de bon Sens, qu'il a remarqué en eux, lui a appris que les Relations étoient encore bien au dessous de la réalité; & que cette Nation qu'il estimoit déjà, sur le rapport d'autrui, méritoit quelque chose de plus qu'une simple Estime. Je me fais un devoir de vous le dire, *Messieurs*, je suis Garant de tout ce que j'avance. Les diverses Conversations que j'ai eües avec Mr. d'*Argens*, ne me permettent pas de douter de la réalité & de la sincérité de ses sentimens.

La satisfaction que cet ingénieux Auteur leur a donnée, ne pouvant être plus authentique; puis quelle est imprimée en plusieurs endroits de ses Ouvrages; il est assés surprenant de voir renouveler à chaque instant des reproches superflus. Il est tems de cesser une Guerre ennuyeuse pour le Public; & peu propre à l'instruire du véritable Caractère des Suisses. Cessés donc, *Messieurs*, de donner place dans votre Journal à des Pièces qui regarderont cette vieille querelle. Je crois l'avoir suffisamment éclaircie dans cette Lettre, sans qu'il soit encore nécessaire de revenir à la charge. Si les Adversaires de Mr. d'*Argens* veulent l'ataquer de nouveau, qu'ils choisissent un sujet moins usé, & plus propre à amuser les Lecteurs. Ses Ouvrages sont en grand nombre, il y a un  
 vaste

vaſte Champ à leur Critique. Il eſt bien éloigné de les croire tous exemts de fautes ; il leur en montreroit lui même pluſieurs , s'ils ont beſoin de guide. Qu'ils s'exercent là deſſus ; mais qu'ils évitent les perſonnalités , odieuſes à tout Lecteur poli. Si leur Critique eſt juſte , il ſe fera un devoir de le reconnoître ; ſi elle eſt fauſſe , il en fera voir la futilité avec la modération q' il convient.

Au reſte , permettés , *Mefſieurs* , que je finiſſe cette Lettre , en priant Mr. le Marquis d'*Argens* , de ne point trouver mauvais que j'aie entrepris ſa défenſe. Il m'a paru qu'on l'ataquoit injuſtement ; il me ſembloit que je pouvois démontrer l'injuſtice de cette ataque ; j'ai crû , qu'il étoit du devoir d'un honnête Homme de le faire. Si je n'ai pas réuſſi , l'on ne doit point imputer le mauvais succès que j'ai eu à la Cauſe que je defens. Elle eſt juſte , mais la manière dont je l'aurai défendue fera foible. Qu'on en rejette donc toute la faute ſur moi. Un autre auroit pû mieux faire ; mais perſonne n'auroit eu de meilleures intentions. Tout pénétré du mérite de l'Auteur que j'ai défendu ; ébloüi de l'éclat des raiſons qui le juſtifie ; j'ai été aſſés téméraire pour penſer que je pourrois les faire ſentir auſſi bien aux autres , comme je les ſentois moi même. Je l'ai fait. C'eſt là toute ma faute. S'il trouve que c'en ſoit une , je le prie de me la pardonner. Je ſuis &c.

*A Tournai le 20. Septembre 1739.*



A MRS. LES EDITEURS DU JOURNAL HEL-  
VETIQUE, *sur la Retraite.*

MESSIEURS.

**J'**Estime que rien n'est si naturel à l'Hom-  
me, que le désir d'être heureux. Mais le  
véritable bonheur, en ce Monde, en quoi  
consiste-t'il ? Quelles sont les routes qui y  
conduisent le plus promptement, le plus faci-  
lement & le plus sûrement ? On peut dire  
qu'à cet égard les Idées des Hommes sont  
presque aussi différentes que le sont les traits de  
leurs Visages.

Quant à moi, je tiens, qu'un Homme, qui  
auroit appris à se connoître soi même, à con-  
noître le Monde, & qui seroit persuadé que  
ce bonheur consiste principalement dans un  
bon Esprit, logé dans un Corps sain; dans  
la jouissance du nécessaire & dans celle de la  
liberté; je veux dire dans l'indépendance,  
tant des Hommes, que de toutes les choses  
qui sont communément les Objets de leurs  
desirs déréglés; je tiens, *dis-je*, qu'un tel  
Homme, lors qu'il s'agiroit de rendre ce bon-  
heur aussi parfait qu'il le peut devenir ici  
bas,

bas, le chercheroit plutôt dans la *Retraite*, que dans le Commerce des autres Hommes, & dans les Tracasseries ordinaires & fatigantes du Monde, tel qu'il est : J'entens une *Retraite* où il pourroit passer paisiblement le reste de ses jours, & se préparer tranquillement à jouir dans une autre Vie d'un bonheur plus parfait, qui attend ceux qui font tout ce qu'il faut faire, pour s'en rendre dignes, moiennant la grace de DIEU. Mais je vous avoue, *Messieurs*, que ce qui m'a retenu jusqu'à présent de prendre ce parti, est que je crains une solitude absolue, & estime qu'il faudroit être égal à Dieu, ou semblable aux Brutes, pour supporter un pareil état. Je pense d'ailleurs, que ce seroit un surcroit du bonheur qu'on chercheroit dans la *Retraite*, si l'on y pouvoit passer, le reste de ses Jours, avec deux ou trois Personnes d'un certain âge, qui fussent dans le même goût; en qui on trouvât un bon Caractère, & une humeur douce & complaisante; qui eussent l'Esprit orné, un grand usage du Monde, de la Religion sans Fanatisme, & qui fussent capables d'Amitié. C'est dans cette Amitié, fondée sur l'Estime, entre quelques Personnes qui vivroient ensemble dans une agréable *Retraite*, que je fais consister, quant à moi, le plus haut degré du bonheur où l'on peut parvenir en ce Monde. Je n'en donnerai que deux raisons : La première, que  
tout

tout ce qui émane, de part, & d'autre, d'une sincère Amitié, plait toujours, & ne peut manquer de plaire : La seconde, que le fond en est inépuisable. J'espère que ceux qui pensent d'une certaine façon, conviendront non seulement de ces deux raisons; mais que même, ils n'en demanderont pas de plus fortes, ni de plus persuasives.

Je ne doute pas, *Messieurs*, qu'il ne se trouve quelques Personnes qui pensent comme moi, sur tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire. Mais un des grands inconvénients, que j'ai toujours remarqué dans le Monde, est, que ceux qui s'y cherchent, & qui se conviendroient réciproquement, ne se rencontrent que rarement ou jamais. Quel Moien y a-t'il de lever ici cet Obstacle ? Il m'est venu dans l'Esprit de vous adresser cette Lettre, & de vous prier de vouloir bien l'insérer dans votre Journal : Elle tiendra lieu d'invitation à ces Personnes, qui ont sur la Retraite des Idées pareilles aux miennes. Un Ami, m'offre une Maison, située aux Portes d'une des Villes de nos environs, & qui a toutes les commodités qu'on peut désirer. Par là on sera en état de se procurer sans peine tout le nécessaire pour la Vie. On pourra jouir même du Commerce des honnêtes Gens de cette Ville là, si quelqu'un de mes futurs Compagnons de Retraite (supposé que j'en puisse espérer)

n'étoit pas du goût d'y renoncer entièrement : En quoi je ne le blamerois pas ; car j'estime, que pour se mettre en Retraite, il ne s'ensuit pas de se séquestrer tout à fait de la Société des autres Hommes ; il suffit de se voir en liberté, ou dans une totale exemption de contrainte à cet égard ; & c'est ce que je me réserve de mon côté.

Je me suis suffisamment expliqué sur le Caractère des Personnes, avec lesquelles je desirerois de me lier dans cette Retraite. Quant au mien, je me flate que les Gens sensés l'entreverront aisés, par le contenu de cette Lettre, & j'ose assurer, ceux qui pourroient y prendre intérêt, qu'il ne se démentira jamais. S'ils veulent là dessus lier la Partie avec moi, ils sont priés, de vous donner, *Messieurs*, telle Adresse qu'ils jugeront à propos, & vous aurés la bonté de la mettre dans le premier de vos Journaux qui suivra sa réception. On trouvera ensuite aisément le moien de se joindre, pour voir si on est fait les uns pour les autres, & prendre, en ce cas, les Arrangemens, qui conviendront.

J'espère, *Messieurs*, de vôtre Politesse, que vous ne refuserez pas de vous prêter aux vûes que je viens de manifester dans cette Lettre : Vous obligerés par là un Homme, qui quoi qu'inconnu, trouvera, peut être un jour, le moien de vous convaincre mieux que par des  
 Paro-

NOVEMBRE 1739. 83

Paroles, de sa reconnoissance, & de la parfaite estime avec laquelle il est,

MESSIEURS

A M\*\*\* le 15. Novembre  
1739.

Votre Etc.  
B.



## PROGRAMME

*Pour un Traité des Fossiles ou Pétrifications.*

**O**N se propose d'imprimer à Neuchâtel par Soucription, un Traité des Fossiles ou Pétrifications, dont voici le Projet.

On donnera les Figures qui sont jointes à l'*Histoire des Pierres figurées de la Suisse & des Lieux Voisins*, par M. Charles Nicolas Lang, imprimée à Venise l'an 1708. & écrite en Latin, ce Recueil en 52. Tables ou Planches étant ce que nous avons de plus méthodique & même de plus Complet sur les *Pierres Figurées de la Suisse*: Mais on y fera les changemens suivans.

I. On en retranchera les Figures qui n'appartiennent pas aux Corps Marins, comme celles de la 2<sup>e</sup>. planche, de la 3<sup>e</sup>. 4<sup>e</sup>. 8<sup>e</sup>. & de quel-

quelques autres, où l'on trouve des *Cristaux*, des *Stalactites*, des *Feuilles empreintes sur du Tuf*, des *Dendrites*, des *Plantes terrestres* &c

II. On remplacera ces Planches par d'autres qui représenteront des *Plantes Marines*, ou des *Coquillages pétrifiés*.

III. On préférera les Figures qui seront plus nettes & mieux dessinées dans les Planches, que feu Mr. *Scheuchzer* a jointes à sa *Meteorologie* & *Oryctographie* : En telle sorte pourtant que l'on y trouve toutes les espèces de *Plantes Marines* & de *Coquillages pétrifiés*, que Mr. *Lang* a données, qui composoient le Cabinet de Mr. le Comte de *Trautmansdorf*, & que Mr. *Falkenier*, Envoié Extraordinaire de Leurs Hautes Puissances en Suisse, avoit beaucoup enrichi.

IV. Les Tailles douces ne contiendront pas les noms des Pétrifications : Mais chaque Figure aura son Numero, & elles seront nommées & expliquées dans le Corps de l'Ouvrage, sous les mêmes Numeros.

V. Ce Recueil sera augmenté de huit Planches, & par là il sera plus complet que celui de Mr. *Lang* : Il contiendra LX. Tailles douces. Ce qui sera ajouté ou substitué aux Figures données, par le Savant de Lucerne, sera dessiné correctement, & gravé avec tout le soin possible.

VI. On donnera ensuite un Traité qui indiquera

diquera les *Classes*, les *Genres*, & les *Espèces* auxquelles on doit rapporter les *Fossiles*, & ce qu'on peut appeler les *Elémens de cette Science*. On y trouvera une Idée des différentes *Hypothèses* des *Savans*, des *Philosophes*, & *Phisiciens* sur ces *Pétrifications*; & on y établira par diverses raisons, celle de *Woodward*, qui les rapporte au *Déluge*.

On y verra les *Noms* des *Lieux* où ces *Fossiles* se trouvent, & en particulier de ceux de la *Principauté de Neuchâtel & Valengin*, avec le *Catalogue* des *Espèces* qui y ont été découvertes.

Cet *Ouvrage* contiendra des *Observations* nouvelles sur les *Montagnes*, *Valées*, *Fonds*, *Ravins*, *Eboulemens*, *Creux*, & *Marnières* où se trouvent les *Pétrifications*, & des *Indices* pour les chercher avec succès.

On y apprendra à connoître les *Auteurs* qui ont traité des *Fossiles*, & on y verra une Idée générale ou un *Catalogue* de leurs *Ouvrages*. On y trouvera aussi ce qu'il y a de plus curieux dans l'*Ouvrage* de *Mr. Lang*, dont on vient de parler, & dans un *Traité Latin* in 4<sup>o</sup> du même *Auteur*, imprimé à *Lucerne* en 1709. Enfin on s'engage à ne rien insérer dans ce *Recueil* qui n'ait passé sous les yeux de *Mr. BOURGUET*, *Professeur* en *Philosophie* dans cette *Ville*, qui est parfaitement au fait de ces *Matières*.

On peut juger par là que l'Éditeur pourroit mettre son Ouvrage au Prix de celui de Mr. Lang, qui s'est vendu *Deux Ecus blancs* : Mais il se contentera de la moitié, c. d. de *Trois Francs*, Argent de Suisse : Ce qui n'est que la Valeur des Tailles douces, puisqu'on les paieroit à raison d'un Sol la Pièce, quand elles seroient seules. Le tiers du Prix se paiera en souscrivant, & les deux tiers restans, lorsque l'Ouvrage se distribuera : Ce qui doit se faire au commencement ou pour le plus tard sur la fin d'Avril 1740.

On souscrira à *Nesâchâtel* chés Mr. A.L. Brandt, Graveur des Planches, & pour les Villes de Suisse, & les Lieux plus éloignés, on pourra le faire chés les Distributeurs du *Mercuré Suisse*.

On se croit au reste obligé d'avertir ici, que la connoissance des Pétrifications, qui s'étend chaque jour, est beaucoup plus utile qu'elle ne semble l'être à une première vûe. Ces Corps Marins pétrifiés peuvent, par exemple, convaincre les plus incrédules qu'il s'est fait un bouleversement entier dans nôtre Globe, & confirmer ce que la Révélation nous enseigne de la Destruction de l'Ancien Monde : Les preuves que les *Fossiles* nous fournissent de cette catastrophe, étant au dessus de toute exception, comme on le fera voir dans l'Ouvrage que l'on annonce.

La connoissance de ces Pétrifications peut servir

à Lausanne chez I.P.H. Martin

servir encore à découvrir les Trésors que la Suisse renferme dans son sein ; des Terres propres à divers Artisans ; des Pierres qui égaleront en beauté le Marbre, le Porphire, & l'Agathe ; des Mines de Métaux, de Minéraux ; des Eaux Minérales ; de Nouvelles Sources capables d'abrûver les Villages & les Métairies qui manquent d'Eau. On est persuadé encore que les Observations que l'on fera, excitant les recherches de plusieurs Curieux, feront découvrir les espèces d'Animaux Marins qui n'ont pas encore paru, & qui manquent dans leurs Collections.



E P I T A P H E  
DE LA VILLE DE BELGRADE.

STA VIATOR CHRISTIANE  
QUI FORTE PERTRANSIS  
ET PARENTA LACHRIMIS  
HIC JACET  
BELGRADUM

*Propriis ossibus, pretioso Mausoleo tumulatum,  
Quod Christicolis tam carè stetit  
Vix Sanguinolenta orior  
Exsanguis morior  
Manu Sponsi*

*Qui me sibi in sæcula inviolatam voluerat  
Malo astu , pejori consilio & pessimo raptu  
In casta scivit viscera*

*Ac me naturâ , morte & arte ornata ,  
Inviolabilem Sponsam exponit prostibulum  
& Orbi ludibrium,*

*Ast*

*Pax mei pretio empta est ,*

*Pax plus cara , quam chara*

*Fides , Spes , charitas mihi sacrificaverant Voto.  
Belgradum Bello , non bello gradum fescere*

*Potui : Volui*

*Contra fata , volunt fatalia*

*Et me quam ferrum non fregit*

*Penna vincit*

*Heu unguis ! Heu penna Aquila !*

*Jam mecum nox est*

*& Luna me tegit*

*In cujus conclavi me semicinerem post hac quæretis*

*Quia invenietis*

*Requiesco in Pace*

*Quæ sine cruce & luce*

*Luget.*

## TRADUCTION

**C**Hrétien Voyageur , què le hazard conduit dans ces quartiers , arrête ici tes pas , & donnes y un libre cours à tes larmes ; c'est l'endroit ou git Belgrade ensevelie sous les ruines de ses propres Murs , qui lui tiennent lieu de

de précieux Mausolée , ce Belgrade dont la conservation a tenu tant à cœur aux Chrétiens.

A peine commençois-je à sentir l'avantage de mes forces, que je meurs toute épuisée, & ce coup de mort, je le reçois de la main même d'un Epoux qui m'avoit attachée pour toujours à lui, comme une Epouse qu'il ne devoit jamais abandonner : Cet Epoux par de mauvaises finesse, par de plus mauvais Conseils encore, a porté ce coup jusques dans mes chastes entrailles ; & de fidèle Epouse que je lui étois, ornée de toutes les graces de l'Art & de la Nature & pourvue de tous les avantages & de toutes les forces du Dieu des Armées, il m'a honteusement prostituée, & fait devenir le jouët de tout le Monde. Mais j'ai été le prix de la Paix : O Paix payée plus qu'elle ne vaut ! La Foi, l'Espérance & la Charité avoient fait des vœux en ma faveur : Moi Belgrade, qui selon la force de mon Nom, étois capable d'arrêter les efforts de la Guerre, je n'ai pû, quoique je l'aie voulu, parvenir à ce but & une inévitable destinée s'y est opposée : Moi que le Fer n'a pû réduire, je me trouve abatüe par un seul Trait de plume. O Grise ! O Plume de l'Aigle ! Il est à présent Nuit chés moi, ( ou plutôt vous me voyez dans le Tombeau ) & la Lune est dessus mon enceinte : C'est sous sa Domination qu'il me faudra chercher désormais, & que l'on me trouvera à

F 5 demi

demi réduite en cendres. Je repose à l'ombre d'une Paix , qui gemit faute d'avoir la Religion & la Lumière pour apui.



B A S L E,

**M**R. *Jean Louis Brandmüller*, Marchand Libraire, a actuellement deux Volumes finis de l'Histoire d'*Angleterre* par Mr. *De Rapin Thoiras*; le troisième le fera à la fin de cette Année, & le quatrième à Pâques 1740. Cette Edition, en quatre Tomes folio, renferme non seulement tout l'Ouvrage de Mr. *De Rapin*; mais aussi les Aditions qui ont été faites depuis sa mort & la continuation de l'Histoire jusqu'au Règne de GEORGE II. aujourd'hui régnant: Elle est ornée de Cartes Géographiques, Généalogiques & de plusieurs autres Tailles douces, gravées très correctement & d'une manière fort propre. L'impression est en Caractères neufs, sur Papier blanc colé. Mais ce qui relève sur tout le mérite de cet Ouvrage, c'est le Sujet même. L'Histoire d'*Angleterre* est remplie de grands Evénemens: Celle dont-il s'agit, est écrite avec beaucoup d'élégance & de fidélité, & elle est préférable à toutes celles qui ont paru sur cette Matière. Le même Ouvrage, en 13. Volumes in 4<sup>o</sup>. s'est vendu jusques à 50. Florins ou L. 125.

de France ; au lieu qu'il ne coute aux *Souscri-  
vans* que 15. *Florins* ou L. 37. 10. de France.

Le même Libraire, fait travailler en diligenc-  
ce à l'*Histoire Naturelle de Pline le Jeune*, avec  
les savantes Notes du P. *Hardouin*, en III. Vol.  
in folio, grand Papier, que nous avons annon-  
cé dans nos précédens Journaux. Il paroitra  
l'Année prochaine. L'Édition de *Paris* se ven-  
doit L. 100. *Argent de Franco* ; au lieu que Mr.  
J. L. *Brandmüller* donne la sienne aux *Souscri-  
vans* à 12. *Florins* d'*Allemagne*, ou L. 30. de  
*France*. La Carte Géographique, & les 250.  
Médailles, ou environ, qui se trouvent dans  
le premier Tome, sont très bien gravées. L'Im-  
pression est aussi en Caractères neufs, sur beau  
Papier colé.



## B E R N E.

**L**A seconde Section du T. IV. du *Tempe Hel-  
vetica*, qui s'imprime à *Zürich*, & dont  
Mr. *Altman*, Professeur en Grec & en Morale,  
de cette Ville, est le Collecteur, a paru depuis  
peu. Cette Section est dédiée à Mr. *Melchior  
Hurter*, Professeur en Théologie & en Philoso-  
phie à *Schaffhouse* ; & contient

I. Une Dissertation Théologique de Mr.  
*Henri Ringier*, premier Professeur en Théolo-  
gie à Berne ; sur les sources des Erreurs & sur  
leurs Remèdes.

II. Discours de Mr. *Charles Frederic Necker*,  
Profes.

Professeur en Droit public à *Geneve*, dans lequel l'Auteur explique le vrai sens de cet Axiome : *Le Salut du Peuple est la Loi suprême*. Il y examine aussi s'il est permis de faire en conséquence de cet Axiome, quelque chose qui soit contraire aux Loix Naturelles & Civiles. Ce Discours fut prononcé le 10. Mai 1738. Jour des Promotions.

III. Dissertation Théologique & Critique de Mr. *Samuel König*, Professeur extraordinaire en Langue Hébraïque & en Mathématiques à *Berne*. Cette Pièce roule sur les Hérésies, & en particulier sur les trois Hérésies des Juifs.

IV. Explication du Combat de *Michel* avec le Diable, dont *St Jude* parle au v. 9. de son Épitre, à l'occasion de l'apparition de *Moïse* & d'*Elie*, lors de la Transfiguration de N. S. par Mr. *Emanuel Müller* de *Bâle*.

V. Dissertation Philologique de Mr. *Conrad Hottinguer* de *Zürich*, sur la Coutume des Juifs, rapportée par les Évangélistes, d'élargir un Prisonnier, à la Fête de Pâques.

VI Dissertation Critique de *Philalèthe Alamangave* sur l'Association à l'Empire de Louis IV. de Bavière, & de *Frédéric d'Autriche*, surnommé le Beau.

VII. Dissertation contre l'Éternité du Monde, par feu Mr. *Jaques Christophle Jfelin*, Docteur & Professeur en Théologie à *Bâle*. L'Auteur fonde son sentiment sur l'Histoire & la nouveauté des Arts.

VIII. Dissertation de feu Mr. J. H. Läder-  
*lin*, Professeur à *Strasbourg*, sur les Temples  
 d'Argent de la Diane d'Ephèse, à l'occasion de  
 ce qui en est rapporté au Ch. XIX. des *Actes des*  
*Apôtres*.

IX. Etat de l'Université de *Bâle*, où l'on  
 voit les Professeurs qui en remplissent les Chai-  
 res aujourd'hui, un Abrégé de leur Vie, &  
 une indication de leurs Ouvrages.

X. Le dixième Article renferme des Vers  
 Jambiques en Latin sur les Afflictions de l'Egli-  
 se, à l'occasion des Persécutions contre les Ré-  
 formés de *Lucarno*; par Mr. *Gotthard Heidegger*,  
 Gimnasiarque à *Zurich*.

XI. Le XI. Article contient quelques Nou-  
 velles Literaires.



L'AMOUR MODESTE;  
 ODE ANACREONTIQUE,  
 A M.

CONNOIS tu la jeune *Silvie* ?  
 Me dit hier le Fils de *Venus*;  
 Ses Apas sont dignes d'envie,  
 Sa belle Aime à mille Vertus.

A voir l'éclat qui l'en vironne,  
 Ses yeux perçans, son air vainqueur,  
 Qui ne croiroit que je lui donne,  
 Les traits dont elle arme son Cœur ?

Oui, dis-je, au Dieu du tendre Empire,  
 Je l'aime, & d'un Amour discret :  
 Mais, pour elle, en vain je soupire,  
 Elle n'y prend point d'intérêt,

Toujours

Toujours fière, de la tendresse,  
 Elle feint d'ignorer les Loix ;  
 Plus auprès d'elle je m'empresse,  
 Plus, pour moi, ses regards sont froids,

Tu te trompes, crois qu'elle t'aime,  
 Puis qu'elle souffre tes soupirs ;  
 Sa fierté, cette rigueur même,  
 Te marquent assez ses desirs.

Pour s'assurer de sa Conquête,  
 Elle veut éprouver ta Foi ;  
 Mais, si ta passion s'arrête,  
 Elle se défera de toi.

Amour, comme tu me conseilles,  
 Je vais redoubler tous mes soins ;  
 Si ses beautés sont sans pareilles,  
 Sa Vertu ne me plaît pas moins.

J'admire cette retenüe,  
 Qui sied si bien à ses traits,  
 Et, depuis qu'elle m'est connue,  
 Je l'en aime plus que jamais.

TOI, qui de la Galanterie,  
 Cliton, connois si bien le fin,  
 Qui contre la Coquetterie,  
 Fais paroître un juste dédain,  
 Juge, si dans ces Vers j'exprime,  
 Comme il faut le modeste Amour,  
 Et si j'y suis bien la Maxime,  
 Que tu m'enseignois l'autre jour.

Genève

Mr. B. M. D;



## EPIGRAMME.

CLEON me fait d'Amanthe un Portrait odieux :  
 Dépouvue d'Esprit, Bête comme un fouché,  
 On ne la voit, dit-il, jamais ouvrir la bouche,  
 Que pour tenir des propos ennuyeux.  
 Dans vos Décisions soiez moins téméraire,  
 Je vous soutiens qu'elle a beaucoup d'Esprit,

Et le seul qu'on estime aujourd'hui nécessaire ,  
 Elle a l'Esprit du Jeu , voilà qui lui suffit.

*Neuchâtel* Mr. C. A. P.



**AUTRE** contre un Homme qui ne savoit parler  
*que du Jeu.*

**L**UBIN , je vous entens pester contre le Jeu ,  
 Si l'on vous croit , de vôtre vie ,  
 De jouer vous n'aurez envie :  
 Non , non , contentés vous de jeter vôtre feu :  
 Vôtre projet est beau ; mais il m'apprête à rire ?  
 Si vous ne jouiés plus , qu'auriés vous à nous dire ?

*Par le même.*

**A U T R E.**

**J**'ADMIRE , Lisidas , vôtre paresse extrême  
 Ennemi mortel du travail ,  
 Vous ne faites rien par vous même.  
 Et ne sauriés entrer dans le moindre détail.  
 Mais lorsque connoissant vôtre humeur nonchalante ;  
 Vous avés de l'Himen pris les engagemens ,  
 N'auriés vous point chargé quelque Ame bienfaisante  
 Du soin de faire vos Enfans ?

*Par le même.*



**LOGOGRIPE.**

**J**E suis un Instrument dans la Classe ordinaire ,  
 J'épouvante souvent de foibles Animaux :  
 Si vous changez mon nom , Lecteur , je suis contraire  
 Au Pilote imprudent , aux fragiles Vaisseaux.

**AUTRE**

A U T R E.

**J**F suis un Bâtiment dont la figure ronde,  
**F**ait en plus d'un endroit admirer sa hauteur:  
 Conjonction, Métal, Concavité profonde,  
 Se trouvent dans mon nom: D'évêque le Lecteur.

**O**N nous a envoyé différentes Explications du Logogriphe du  
 Mois d'Octobre: Les uns prétendent qu'on doit l'expliquer  
 par LAIT, où il y a LIT, LIA & ALI: D'autres veulent que  
 ce soit LIMONADE; & ils y trouvent LEA, ALI & MONDE,  
 qu'ils mettent pour le séjour des Plaisirs.

**L**'Auteur de l'Extrait de l'Histoire du Comté de Bourgogne  
 de Mr. Dunod avoit partagé sa Pièce dans le précédent Jour-  
 nal, pour faire place aux Ouvrages étrangers: Il auroit ache-  
 vé ce Mois-ci cette Histoire jusques où Mr. Dunod la poussa;  
 mais il a renvoyé cette continuation pour le Journal de Décem-  
 bre, afin de ne pas priver le Lecteur d'autres Pièces curieuses,  
 ou intéressantes, spécialement de la Savante Critique de Mr.  
 B. . . . sur la Littérature de Charlemagne, occasionnée  
 par ces Extraits.

T A B L E.

<b>R</b> eflexions sur le Luxe	3
<b>R</b> objection sur la Littérature de Charlemagne	30
Critique de l'Extrait des Sermons de Mr. Reinbeck, par un Savant de Berlin	41
Réponse en faveur du Marquis d'Argens, contre Mr. G. W.	56
Lettre aux Journalistes sur la Rewaire	79
Programme pour un Traité des Fossilles ou Pétrifications	83
Épitaphe de la Ville de Belgrade	87
Histoire d'Angleterre, par Mr. de Rapin Thoiras	90
Histoire naturelle de Plin, avec les Notes du P. Hardouin	91
Tempe Helvetica	91
L'Amour Modeste, Ode Anacréontique	93
Épigrammes	94
Logogriphe	95

ERRATA d'Octobre.

Page 55. Ligne 1. Flædel, lisés, Hendel.